mœbius 159



cet ANIMAL m'a DONNÉ la VIE

Ce pourrait être un animal impossible à reconnaître. Comment vient-il à soi, l'animal, rampe-nage-rôde-vole-gronde-t-il ? Ce pourrait être une colère, ou une joie, dont on survivrait, à répétition. Qui a dit que la vie était donnée (une fois pour toutes) ? Ce pourrait être une personne venue de nulle part qui aurait échappé à l'une ou à l'autre de ses prisons de chair. Ou encore, un être qui doucement ou dangereusement s'approcherait. Peut-être, plusieurs fois dans une vie, l'étrangeté même et le miracle de vivre ou de revivre, peaux de serpent ou peaux d'âne, membranes, parures, tout ce que l'on emprunte pour fuir ou pour survivre.

Cet animal m’a donné la vie

Mœbius
Nº 159
Automne 2018
Cet animal m'a donné la vie

Numéro dirigé par Clara Dupuis-Morency et Gabrielle Giasson-Dulude

Le thème est une phrase tirée de : Michael Delisle, *Le feu de mon père,* Montréal, Boréal, 2014.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada
4e trimestre 2018
ISSN : 0225-1582
ISBN : 978-2-924781-14-2
ISBN PDF : 978-2-924781-15-9

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1
revuemoebius.com
revuemoebius@gmail.com

Imprimé
Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :
Gallimard ltée
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2X 2V4
514 499-0072
Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)
librairieduquebec.fr
33 1 43 54 50 24

Numérique
Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

liminaire

7 La voix des autres
Clara Dupuis-Morency
et Gabrielle Giasson-Dulude

fiction/poésie

11 Je n'écris qu'avec elles
Anne-Renée Caillé

21 Majesté
Camille Readman
Prud'homme

25 Pare-balles
Catherine Morency

33 Nostalgies de charogne
Martin Tailly

41 En lisières
Marie-Hélène Constant

47 L'inanition
de Marie-Ève Fleury
Marie-Ève Fleury

57 Le chant perdu
Jean-Philippe Chabot

69 Et arrivées au bout
nous prendrons racine
Kristina G. Landry

75 Comme sec pays désert
Anne-Marie Alonzo
Numéro 29 [1986]

les yeux fertiles

81 Paris point zéro
Catherine Lemieux

les idées ne viennent jamais seules: réflexions sur l'écriture

89 D'autres synapses
Simon Brousseau

lettre à une écrivaine vivante

99 Lettre à une écrivaine sans titre
Marilou Craft

LA VOIX DES AUTRES

On entend dans la phrase de Michael Delisle, « Cet animal m'a donné la vie », une inquiétude et une reconnaissance, un reproche et un remerciement, une menace venue de l'intérieur, où se forge l'écho d'une humanité trouble. Cette tension se retrouve dans les textes que nous avons tenu à vous présenter, textes liés par un engagement envers la forme, différentes formes, un pari de paroles possibles dans leur décloisonnement, dans la relation qu'entretiennent les écritures les unes avec les autres comme dans leur propre matière. On rencontre juxtaposées, collées, raboutées, dans un mélange de tons, des voix présentant différentes approches du sensible, devant la complexité des désirs, des urgences, des pertes et des abandons, des espoirs – des essais de phrase en phrase renouvelés – tels des fenêtres s'ouvrant sur différentes nécessités de dire.

La bête, Anne-Renée Caillé lui donne une forme, pour un temps seulement, afin qu'on puisse presque la voir et la toucher, avant de la ravaler dans le mystère et le flottement de sa phrase. Le lectorat y est appelé dans une langue que l'autrice veut inadéquate, et accompagne le texte, à travers ses propres ruines, dans l'exercice de dire adieu.

Camille Readman Prud'homme écoute les langages que l'on attribue aux surfaces des choses (les gens, les chevaux, les lieux), et encore, cette façon qu'on a de chercher notre propre reflet en elles. Dans un univers constitué de

surfaces, les êtres sont pourtant portés par des élans : on se reconnaît, on tente de s'approcher, de se faire exister, on veut aimer sans savoir comment, puis on se confronte à l'exercice de pouvoirs.

L'animalité s'immisce, chez Catherine Morency, dans les images de ce que l'on porte et de ce qui meurt en soi. Entre l'immensité d'une joie et son possible enlisement, le poème n'en finit pas de battre.

Martin Tailly a des nostalgies de charogne, dans lesquelles le passé des formes n'arrive pas au calme de la décomposition, des nostalgies d'une vie qui ne sait plus s'épuiser, et qui répand ses propres cendres pour que n'en finissent plus de s'ouvrir sur le rien les restes de la matière.

Marie-Hélène Constant cherche plutôt les contours, elle s'approche lentement de petits objets qui lui servent de guides devant « le cassant des choses ». Elle invite l'autre à toucher avec elle autant la fragilité de ce qui a été atteint que ce qui a appris à se garder et, tout en douceur, à résister.

Marie-Ève Fleury arrive, quant à elle, plus subtilement qu'une détestation, à raconter la faim et l'anéantissement, au rythme de la digestion bovine, de la conscience solitaire.

Jean-Philippe Chabot joue avec les voix, l'oralité, la variété de tons. Il dit en quelque sorte : ceci est une histoire, et en dessous de cette histoire il y a une vérité, qu'on ne saurait nommer ainsi parce qu'elle nous échappe, c'est bien la raison pour laquelle se constitue la mise en récit ; et tant qu'à faire, on peut en rire, d'autant plus que ce dont on parle est ici tragique.

Pour la première fois, la revue *Mœbius* reçoit dans ses pages le texte lauréat du Prix Nouvelles Voix : Kristina G. Landry appelle une langue et une voix du Nord. On peut y entendre le souffle que dépose en soi le paysage, quand on

en vient à s'y échouer, à se retrouver ou à se découvrir en lui quelques origines.

Tiré du fonds de la revue, le texte d'Anne-Marie Alonzo, publié à l'été 1986, entre dans un rythme emporté par les textures, les odeurs, le sable, la mémoire d'Alexandrie, où la syntaxe attend, on le dirait, « que corps s'étire ».

Dans la rubrique des Yeux fertiles, Catherine Lemieux écrit le caractère monstrueux de la renaissance. Cet essai, qui fait danser Duras sur la pop des années 1980, parfait l'art vaniteux de la réinvention et de l'oubli de soi.

Simon Brousseau termine ici sa résidence d'écrivain. À cette occasion, il propose de se faire plaisir en entrant dans un jeu qui lui est cher, et qui lui permet d'approcher généreusement les êtres, leurs vies entendues, contemplées, comme la sienne propre.

Finalement, nous accueillons la voix de Marilou Craft, dont la « Lettre à une écrivaine sans titre » met en scène une tension entre la vie vécue, la parole prononcée, acquise depuis des siècles, et celle qui essaie encore de se dire. Forte dans son inconfort, cette lettre importante soulève la présence, au-delà de l'humilité, du poids et de la fragilité qui font la voix des autres.

Clara Dupuis-Morency
Gabrielle Giasson-Dulude
Membres du comité de rédaction

JE N'ÉCRIS QU'AVEC ELLES

Anne-Renée Caillé

Elle serait prise. Elle chercherait à se libérer d'une boîte, d'une pièce, ou même d'une enveloppe, fermées. Ce sont des formes fermées, elle serait prise. La forme pourrait être une maison.

Pas comme une origine, pas comme le sang de l'origine, mais une construction de murs qui accueillent et commencent le souvenir, et le lancent. Comme les voix entendues et apprises puis reprises, et plus tard confrontées, elle serait prise. La forme pourrait aussi être la mère, ce n'est pas nouveau de le dire. Là nous serions dans le sang. La mère et sa langue accentuées. La langue maternelle est dans la forme, la maison première.

Cuisine, vaisselle, couloir, chambres, salon, salle de bain, bureau, miroir, le grand, portes et fenêtres.

Elle serait prise même si les formes sont poreuses, car il y aura bien d'autres maisons.

Elle est sortie. Elle sort, mais elle entre de nouveau. Chaque seconde ou minute, voilà des années d'entrées et de sorties rapides, tellement qu'on ne la voit même pas faire, à peine quelques traces.

Au fond je dis prise sans dire prise, cela est bien d'être pris un peu, cela oblige les mouvements, les sauts, les bras et les jambes qui vont et viennent, avec les fuites derrière et les infidélités nécessaires.

Il y a les cris bien sûr et les plaies et les taches sur la bouche, etc., on en parle depuis trop longtemps peut-être. Les poètes en parlent sans s'arrêter.

L'emprise d'une enveloppe, d'une boîte, d'une maison conforte. Cela arrive. Elles filtrent les taches, qui ne sont pas sales, ce sont des allers-retours, cela vit, ce n'est pas sale, les allers-retours, car il y a une histoire. Et les histoires ne restent pas dans la bouche.

Ce serait chercher sans chercher dans les entrées, les sorties, les mouvements, une place et un espace et un temps, tout cela, pas une voix, surtout pas. Chercher sa petite place d'air, de syncopes, de silences, de fuites et de tremblements et en fabriquer des toiles pour glisser.

Elle n'est pas bien et c'est bien ainsi.

Elle ne veut pas être près, intime, elle cherche la libération exactement là.

Elle veut son rythme, sa température. Elle ne veut pas fermer davantage, non.

Elle veut raconter de l'histoire.

Représenter sans souci du représentable. De morte à monde, peu importe, fermer et ouvrir pour qu'à la fin cela ait été ouvert, puis refermé. Cela aura été ouvert.

Quand on y pense, cela ne m'implique pas beaucoup.

Implique : des sorties, alors que les entrées seront nécessaires. Probablement des figures et des morts à la chaîne.

Quelqu'un a dit qu'il fallait tuer pour emboîter. Peut-être.

* * *

Elle ne coule pas. Elle n'est pas polie. Elle n'est pas lisse. Passe ta main, il y a des arêtes. Ta main pas directement sur la chair, on l'a grugée juste en dessous.

Cela ne respire pas comme toi, chacun sa respiration, ses temps, chacun ses arrêts, ses redites, ses enflures. Chacun met fin comme il veut.

Air air air et retiens, air air air et retiens. La chair est lisse sous la main, mais il faut l'arête.

Je ne crois pas à la table rase, aux maisons rases, à la mère rase, à la bouche rase, ici je ne rase pas, car il y aura trop de lieux où il faudra raser, je veux surtout ajouter.

Parfois la demeure reste floue.

* * *

Il n'y a pas assez de mémoire pour y rester, il n'y a pas assez de matériel pour y rester.

Je regarde ailleurs.

Ce ne serait pas suffisant. Avant même le commencement, je connais les limitations. Ouvrir les portes et les fermer, ce n'est pas aussi simple. Ne pas faire confiance lorsqu'il s'agit de mémoire. La mémoire colle mal.

Elle est l'aléatoire formé de plans infinis, on tient ce que l'on tient. Elle fait avec une matière tout aussi déformée ou fautive ou traître ou insuffisante. Et ce n'est pas grave.

On le sait, le souvenir nous éloigne de la vérité, etc., car il est formé.

Elle ne refait pas à neuf avec du neuf. Personne ne fait ça.

* * *

Un mélange pluriel, une matière hétérogène, gruger ici, recracher là, etc., c'est la bouche et c'est aussi la main et puis la tête, de l'histoire, de l'expérience, des gestes multiples. J'ai dit simultané et le redis.

Et je divise ici, mais c'est bancal, c'est utilitaire, c'est pour y voir, mais dans les faits tout cela aboutit peut-être en un temps. Et le temps d'après, cela ne le fait pas. On ne sait pas, je ne sais pas.

Je ne sais plus. Cela a disparu. Ils diront magie. Ils disent ce qu'ils veulent.

* * *

Je te reproche le flou, que dis-tu avec cela, mais c'est impossible, un système incohérent, il n'y a pas de système, je sais, alors il faut y voir, là-dedans, ce que disent tous les plans et les figures ou passons.

Et alors il y a le dérapage.

Pas tout à fait, c'est que je ne tiens pas assez bien le fond. Je ne tiens pas assez bien le fond, sous l'eau, allez sous l'eau, voyez les algues, les pierres, le sable, quelques cadavres de poissons qui n'ont pas voulu flotter. Le fond, voyez l'ancre glisser et le sable embrouiller l'eau, c'est à cause de la grosseur des sédiments. Les grains sont petits, mais tous ensemble, se mettent ensemble et… C'est à cause du fond et surtout de l'ancre qui dérape. Cela devient embrouillé, on n'y voit plus rien : glisse, retiens, lâche le fond, le sable, les algues, l'ancre glisse, le sable retombe, retombé, avec maisons mère chair et arêtes, après s'être

élevés, bouche plaies meurtres terreaux décomposition pourriture, sans aucune magie retombent et se croisent.

Là seulement après, des milliers de sédiments retombés, se croisent. Ils parlaient de magie.

La dérape appelée à se reproduire, dans les fonds ou ailleurs, dans les pourritures des sols. Cela se croise ou pas.

Ici je crois qu'en perdant, par le glissement, cela s'est rattaché.

Je veux dire, par le dérapage opéré, la perte de prise, l'on n'a pas assez bien tenu le fond, donc en perdant dans la glisse, sur le fond, dans les profondeurs, à travers lui de maisons mère chair arêtes et langue, par le raclage, il y a eu embrouillage par le soulèvement, grand. Et à la fin, une retombée.

Tout est retombé dans un calme de l'après. Il y a eu, alors, croisement : cela s'est rattaché.

* * *

Dans ta bouche une bête. Ni noire ni poilue. Faisons-la noire et poilue pour la voir. Dans ta bouche une petite et quelquefois une grande bête qui te fait mal, qui tire.

Il n'y a pas de sang.

Nourris-la. Continue. Il faut l'embrasser. De petites morts à emboîter, à mettre l'une dans l'autre, les petites dans les grandes, les grandes avec les petites qui, si bien mises, s'emboîtent et se déboîtent, se ferment et s'ouvrent.

Tout cela sans ordre, dans le désordre ou dans un même temps, sans queue ni tête la bête, figurer ainsi maintenant celle qui mange avec sa gueule et ses crocs de bête, sa bave de bête, avec ses proies chassées, données en pâture, avec

ses yeux brillants maintenant puis fuyants de bête, avec sa démarche de bête et son sommeil de bête sournois, un œil une oreille de bête, avec une mémoire de bête, ses fidélités et infidélités de bête, ses pattes son museau ses moustaches ses cris de bête. Elle reste une bête.

Pour finir, elle est là.

Bien sûr tu es toujours là, retuée réembrassée réemboîtée renourrie.

Elle est là ici sous une figure de déjà-vu.

Il faudra tuer pour s'engager avec elle, elle le sait, elle ne nous laissera pas faire ainsi, car il faudra tuer pour s'emparer de la bête, dans les bras.

Car il faudra tuer pour empoigner la bête, les paumes contre elle encore chaude, elle se laissera prendre alors, car il faudra tuer pour chevaucher la bête, faire un grand saut au-dessus d'elle, car il faudra enterrer la bête, la laisser être là sous nos pieds, fleurissante.

Car il faudra, car elle est toujours là, alors des tonnes de petites morts.

* * *

On m'a dit ne brise pas la voix. Cela est trop dense, de voix non brisées et d'espace sans air, il y en aura peu, il y aura de l'air, ma voix se tassera, je m'y engage, je te demande de te pousser un peu, à droite.

Quand on dit ne brise pas la voix, dit-on brise-toi et brise-la ?

On parle de quelles brisures ? On parlait de dynamique, de tension, de tissage serré de la voix qui est sur le point de briser toujours, qui ne crie pas.

Mais tu me parles de briser, de me briser en elle. Ce n'est pas la même chose. Et je dirai que j'entends.

* * *

Chaîne d'emboîtements. Plusieurs, mettre l'un dans l'autre. Tu tues et mets l'un dans l'autre. Tu penses à tuer, doucement.

* * *

Les taches du déjà-dit, pas du souvenir, ce n'est pas fixé dans le souvenir, je dirais des taches mouvantes, cela se met à se mouvoir. Les taches sur la bouche ne sont pas sales, comme une empreinte que l'on ne voit pas, mais qu'on entend. De ma bouche que j'entends, que parles-tu ? Il y a de la langue qui est là, pas tout à fait à moi, tu le dis, ils le disent, cela ne surprend pas, ne me surprend plus, il y a de la parole, mais de la parole qui est mienne je parle ma parole que je t'écris. J'entache avec une certaine plénitude.

Il faut que ce soit plein, parfaitement plein.

De petites voix dans la voix, comme des voix moins pleines, mais qui remplissent celle qui accueille, ainsi pleine. Celle, la voix qui recueille, la grande si tu veux, elle se meut, avec tout en elle, terroir, terreaux, pourritures, mère, etc. qui s'étendent. La grande qui défile, et les petites, les autres, les greffées, non rejetées, pas sales, sont là, ne bougent pas.

* * *

Cela s'enchaîne, se meut, des maillons que je vois, comme fragments qui s'attachent, du haut vers le bas, voir

la longueur même si cela est difficile, alors le défilement et la mouvance, sentir de s'étendre à se tendre.

En cherchant à dire on dit, on n'entend pas encore beaucoup, on ne voit pas encore beaucoup.

Elle n'est pas bien et c'est bien.

*
* *

Un oiseau mort le matin. Je marche à toute vitesse en noir et je ralentis devant les plumes noires collées au sol dans un liquide, je ne sais pas, vert on dirait, ses excréments peut-être, ou sa cervelle. L'intérieur collé au sol, mais des plumes surtout contre le sol, noires, grises, collées au sol à cause de l'impact, comme une explosion, mort et collé au sol dans son corps, de sa mort, se retrouve contre le sol, au centre de la rue, bien au centre, comme on calcule. Il a manqué de réflexes, ces réflexes d'oiseau qu'on sait bons, ou une faiblesse d'oiseau, alors mort, l'impact. Et ce matin on le voit tous, je veux croire que nous ralentissons, comme la petite que l'on tire par la main et qui cherche à voir comme moi, qu'on tire aussi par la main. Il n'y a personne pourtant. On me tire aussi par la main. Collé au sol, son visage d'oiseau, je ne l'ai pas vu.

Il avait les yeux fermés je suis certaine, c'est le bon réflexe du corps d'oiseau.

J'ai vu un matin et une mort.

C'est le plus souvent collé contre le sol que l'on meurt.

À le dire, je le crois.

Je retire de l'indifférence, mais tu n'as toujours pas de visage, des yeux fermés peut-être. Une langue et une parole pour les yeux fermés peut-être.

Ce n'est pas la langue qui me dira l'oiseau. Mais il faut quand même un bateau, on ne peut pas toujours se déplacer à la nage.

J'aime maintenant l'idée de la trahison et je n'ai plus d'intérêt pour la nouveauté réelle, pour la complexité, pour la fidélité au monde et à la mémoire qui se réfléchissent à l'infini. Je n'ai pas peur de ne pas pouvoir dire. Je ne pense plus à ça, tuer et emboîter, renouveler, etc. J'aime les ruines et les langues simples et redites et un peu mortes. Et la bête dont je parlais, si elle existe, elle doit être magnifique. Je n'écris qu'avec elles. Et depuis, il y a moins d'impératifs, moins de silences, moins de syncopes.

MAJESTÉ

Camille Readman Prud'homme

j'ai connu des gens qui avaient un cheval qu'ils aimaient comme des fous, je me suis demandé si dans cet amour il y avait le désir de jouer à la cavalerie, ou si comme certains vont vers les montagnes parce qu'elles les subjuguent et les calment, ils cherchaient dans la majesté de leur cheval un apaisement. moi c'est dans les orages et la nuit que je trouve ma paix, et si habituellement ce qui s'impose m'inspire une prudence (parce que ce qui s'impose souvent cache une brutalité), j'ai toujours aimé les troubles du ciel, pour leur splendeur mais aussi pour leur sincérité, car contrairement aux opportunistes qui dissimulent leur manque d'élégance sans toutefois cesser d'en manquer, quand les orages déchirent le ciel ils le font à jeu ouvert. or peu importe les raisons de leur amour, les gens que j'ai connus finissaient toujours par vivre un peu loin de leur cheval, pour cela quand je pense aux écuries, je pense aux chevaux qui attendent, je ne sais pas quoi dire de ces endroits, ils me font penser à des pensionnats en même temps qu'à des stationnements d'aéroports parce qu'il y a l'éloignement et le remisage et parce que je ne sais toujours pas si les animaux sont des gens ou des choses.

(un jour je me suis sentie comme un cheval
j'avais la jambe cassée j'étais à l'hôpital
la nuit je craignais qu'on me laisse seule
éveillée et immobile

on ne l'a pas fait
j'ai pu m'endormir
la nuit n'a pas été l'attente
la nuit a été le repos)

à une époque j'ai moi aussi connu des chevaux, quelques-uns portaient des noms tonitruants qui ne disaient rien de leur élégance, ils s'appelaient Princesse ou Shérif, on aurait dit qu'on avait voulu installer dans leur nom une supériorité comme on achète parfois des voitures de luxe pour annoncer l'étendue de ses moyens, mais peut-être que c'était plutôt une façon de signifier un amour sincère, et qu'en chemin on avait pris une voie certaine qui était devenue une voie doucereuse. lorsque je révèle aux gens que je les aime, même si je dis vrai je me sens souvent comme dans les films où tout est trop dit, parce que les signes de l'amour sont usés au point où ils deviennent des images. j'avais rêvé de suivre des cours d'équitation pour m'approcher du visage des chevaux, mais je me retrouvais assise sur leur dos ; j'aurais voulu qu'ils me disent à quoi ils pensaient mais il me fallait plutôt leur crier d'aller plus vite ou de s'arrêter, et à force de devoir être dure quand je voulais la rencontre, je me suis fatiguée. chaque fois que je m'éprends d'un animal domestique, vient un moment où je me déchire parce que malgré la complicité qui s'établit une distance finit toujours par s'abattre, parce que dans l'amitié qui s'installe il n'y a pas plus d'égalité qu'entre les patrons et les employés, qu'entre les parents et les jeunes enfants, parce qu'à un moment il semble irrémédiablement falloir rappeler son autorité sans quoi les rôles dans lesquels nous devons nous trouver deviendraient flous, et que dans ce flou l'ordre céderait, comme si le quadrillage des structures était total, et qu'en dessous des surfaces que nous voyons il n'existait nulle racine.

PARE-BALLES

Catherine Morency

À l'instant précis où tu verras
ces deux lignes côte à côte
sur la branche du pommier
s'imposera une joie furtive
puis la sensation très nette
d'une évidence l'abandon.

Offerte à cette énergie nouvelle
tu passeras des jours
à nager d'un bout à l'autre du lac
puis une clémence soudain te déjoue
quand la lumière de juin
vient dessiner des conifères
tout au long de tes doigts.

De retour en ville
un spasme embrase cette chaleur
en toi la noirceur des trottoirs
laisse transpirer une béance
vissées au sol des serres
te tiennent lieu de pieds
veulent éviter l'enlisement.

Personne ne demeure
il n'y a de place que pour le bleu
le gris de quelques cendres
qui pourrait revenir d'un tel brûlis
s'élever dans les humeurs
là où ça rampe
tes mains poussent des loquets
sans égard aux décombres.

Puis un matin tu te lèves
quelqu'un a sarclé son jardin
dans ta poitrine un essaim
se déploie entre tes côtes
c'est une joie minérale
qui te convoque et te fuit
du même pas.

Tu t’entends dire je viendrai
dès qu’il vous sera possible
de m’arracher à mes plies
à peine entrouverts des yeux
se referment noyés
leur oraison se profile.

Une femme en blouse blanche
te raccompagne sans mot dire
vos souffles se muent en corridor
des gamètes suivent à reculons
devant la vitre pare-balles
d'autres que toi viendront
tuer l'aube auprès des limbes.

NOSTALGIES DE CHAROGNE

Martin Tailly

II. Sonnet de l'assablement, ou dead waste : du laisser les morts ensevelir les morts ensevelir jusqu'à plus-rien que désert de mort

Du sable, puis du sable !
Victor Hugo

It meant only that the ash-heap was constantly increasing in size.
Henry Adams

And where art thou, O thing of gloom? ...
On Nature's unreviving tomb.
Percy Bysshe Shelley

Bienheureuse époque qui croyait encor...
Encore en sa mort — nature et bien immonde —
De charogne en métaphysiques féconde ;
Mais malheur à qui l'oserait croire encor !

Les restes sont morts. Inorganiquement
Morts. Et rien ne refleurira de ces restes,
Qu'une mort pire que la mort – en ces restes
A vous suffoquer inorganiquement

Comme en les sables mouvants de l'inertie
L'irréversible déliement sans mercie
De vaine matière eschoite au sablier,

Plus rien que s'accroissant à ne plus rien être
Que *physique* et non plus néant à renaître,
— Tout anéantissant que le sablier.

III. Imposture, ou te rappelles-tu mon âme, toi qui sur le néant en sais plus que les morts en sais plus qu'aucunes charognes

Ein bestimmtes Gewicht und eine gewisse Menge von Verwahrlosung, von Verlotterung und von Zerrissenheit muß um mich sein : sonst ist mir das Atmen eine Pein.
Robert Walser

Supposing never never never never supposing never never in supposed widening.
Gertrude Stein

Sed ponamus, non ambo putrescant : tamen non ambo non sentiunt ?
Augustin d'Hippone

et j'aurais encore palpitante l'anémie
et l'anima pas tout à fait sans souffle
encore qu'en ma viande sinon à peine un penser pu
à peine encore un souffle pour
en vain m'abîmer en vain
en vain le balbutiant
ce thrène ce regret insincère

des nostalgies de charogne
j'ai des nostalgies de charogne
de caduques séniles velléités de te rappelles-tu mon âme
quand mourir et dormir et pourrir pour nourrir n'était
[que saine que virile remembrance
à vénale terre-mère l'enflure usuraire déjà de ta
[demourance

de ta demourance déjà à peine remise encore déjà
qu'encore à te crever promise
que fructifiant de se toujours bientôt démettre toujours
[démettre à bientôt déjà rebouffir
comme de vénériennes sanies incessamment r'investies à
[l'origine viciée pubescente
d'un circulaire et samsarien serpent bouche à cul
[s'ordurant bouche à cul à s'en décarcasser
de saccades-conchiances d'à-coups d'incontinences
qui sitôt vomies te ravale
effervescentes tes chairs non plus tes chairs
à d'encyclantes de fangeuses nécronomies
et t'enchaîne à cosmologie
de conchiements nécessaires

en ceci te sacrant au cela
en cela te sacrant au ceci de *crucifige* sonores
de vocations pour jamais inchangées
de corps et régimes et parfaites et putrides
de cadavéreuses charognes
en cadavéreuses charognes
in sæcula sæculorum ainsi à se révulser

de telle vieille insane utopie à jamais déjecté
à jamais décyclé de tel comble de vie
fors que de ces langueurs
de dégradé mes nostalgies d'emprunt

pas même ici l'amour qui décompose
mon âme comme tout l'amour s'est dégradée
mon âme comme tout l'amour est morte
rien de plus rien ici à corrompre
te rappelles-tu mon âme avoir jamais eu corps à corrompre

non rien qu'amorphe et pétrifié déjà
fixe – en sa déliquescence fixe – en son informe
de longtemps décharné

que pas même le mauve de la mort synthétique sur tes
[lèvres
pas même le baiser-efficience de la beauté
[mort-transfigurée
ne saurait en charogne susciter ni reverdir
et me tuant ne me tûrait sans exalter
irrémédiable exsangue efficience dont stérile tu meurs
inerte et vaine aride et plaine la mort-nivellation-à-
[mort des choses
l'horreur de savoir qu'enfin de soi délivré il n'est
à la mort délivrance que captive et que
exponentielle la mort
PHYSICS STARK MAD IN METAPHYSICS
du poids s'enchâssant de ma mort à sa masse de mort
[comme en précipité
accable épuise extermine quiconque de combien d'autres
[encore par-delà le zéro mis à profit
folie que de savoir ne pas savoir si plus ruineux plus
[mortifère si plus abys*mal*
en mort-vivotant qu'en mort enfin
enfin en mort

des nostalgies de charogne
j'ai des nostalgies de charogne
de décadentes et caduques velléités de
te rappelles-tu mon âme
te rappelles-tu te rappeler avoir jamais eu matière à
[mémoire
eu jamais matière à sentir
que matière à vaine matière
où ne puissent même s'imprimer les quelques engrammes
de ces nostalgies d'emprunt
qu'il faut sans cesse redéchiffrer résiduaires
aux pages des morts

comme pour quémander leur peu d'énergie aux morts
[leurs forces crépusculaires
et se distraire et pas tout à fait sans souffle encore se
[souffler à ses cendres
une impossible revenance une dégradation assistée
[des réconforts de quasi-morts

IV. Oraison du vieux fond, ou malampia où ciels et vue s'extirpent ainsi les tulipes éclatantes que l'on fit naître de la fiente

Come, you know it well inough, though you dissemble it.
Ben Jonson

Wo es am hellsten ist, herrschen insgeheim die Fäkalien.
Theodor W. Adorno

Voilà bien son fond. Il est venu pour fermer la Grotte, – par amour.
Léon Bloy

O sainte séquestrée de Poitiers, et
ton frère, le mystique aux pots de chambre,
accordez-moi la grâce d'humer à la grotte martyre
d'où me confinant à l'être et m'insupportant le cœur,
vos intimités s'exhalent méphitiques — dernière fleur de
[la religion.

O sancta immaculata simplicitas !
les bourgeois banniraient jusqu'à la merde —
Fangeuses et forcloses les efflorescences
de leurs secrètes adorations —
O tant d'aseptique sainte simplicité ![1]

1. *Épilogue* – Oblitérer, refouler, c'est là, semble-t-il, l'impératif ; il fallait absolument oblitérer la mémoire matérielle de la *cella,* et, celle-ci, (en la *mesure* même qu'est le possible), la condamner, qui vous portant toujours tels que du frère Monnier les seaux de chambre : au comble toujours, toujours au comble, ne laissait de vous prendre et de vous révéler sensoriellement toute l'odieuse force forcenée d'inertie qui s'était déchaînée ici – et à quel coût ! Malgré tous les efforts et malgré tout l'entêtement de la bourgeoise prophylaxie, y subsistait une sorte d'émanation fantomatique ; une effluence vous remontait sournoisement à la narine, œuvrant comme en deçà de la conscience, jusqu'à ce que nausée vous surprît, vous violât de haut-le-cœur, vous hystérisât de mystiques réminiscences, à éructer tout au long du jour, en d'insoutenables arrière- avant- goûts d'Absolu. Quant à la séquestrée, qui désormais contenait encore moins d'elle-même que, lessivée, son ancienne cellule, l'on finit — et après un assez long séjour à l'hôpital — par la délivrer à l'asile, à l'impeccable blancheur duquel aucunes maladives carences ni pénombreuses réflexions iridescentes aux murs de la grotte guanophore ne s'insinuèrent jamais plus en ses contemplations. D'oraison, jamais plus ! Le ravissement de l'abjection lui fut arraché. Et elle mourut ainsi complètement obombrée par la blancheur-écran des murs ; complètement aseptisée et comme épinglée candide à ces murs blanchis à la chaux ; et sereine et vide et parfaite même, en la candeur de ses draps, qui eurent sans doute cette chance – de linceul, (et qu'elle-même eût bien voulu avoir), de la voir, elle, peu à peu se putréfier, à moins qu'on ne l'eût à l'asile tant corrompue et tant gâtée qu'en la seule cellule qu'il lui restât jamais à habiter, elle n'ait su assouvir son amour de la saleté — avalée qu'elle fut par un idéal de pureté ayant moins à voir avec l'ambivalence du sacré (elle qui pourtant se vouait telle en sa tour recluse Hérodiade, tout entière à l'horreur d'être vierge), qu'avec la sclérose d'un *type,* celui de la virginale impérissable et caricaturale colombe immaculée d'hôpital, auquel le négoce de l'orthodoxie religieuse la réduisit bientôt, – en sainte relique.

EN LISIÈRES

Marie-Hélène Constant

le pire
c'est contourner les os
Roxane Desjardins, *Cannibale maison*

ma mère m'a appris le cassant des choses
le goût de la porcelaine trouvée
au revers de ce qui est dru
un nid ramassé longtemps

viens j'ai étendu nos draps dehors

je me déploierai en petits objets
bonbonnière –
pellicule noircie –
ovale de verre orangé –
clés –

ton index suivra leurs contours
l'âcre de la terre brûlée

tu verras mon dos n'a pas été atteint
je me garde

tu caches les peurs dans le papier plié
les doigts esquilles
tu connais l'odeur des plumes

la poitrine
durcie à en garder les arbres debout

il y a une courbe par où te prendre
du bas de ma côte à tes reins
ma gorge emmêlée
c'est te dire mille outardes

vois
ce sera notre diligence

je suis à fendre
on tournera autour et tu seras patient
pointu de douceurs

j'ai un homme dans le cœur une femme sur le dessus
c'est une laine qui embrasse et pique
lentement

le chemin la gravelle jusqu'aux parulines
prendre à droite suivre
le bord où tout me ramène

le cercueil pourri orné
c'est son enfance qui prendra toute la place

les lignes sont proches
il apprendra à nager

L'INANITION DE MARIE-ÈVE FLEURY

Marie-Ève Fleury

Quand l'hiver à quatre heures le soir tombe et
Que l'obscurité a déjà envahi la cave
Dans l'étable silencieuse les vaches mâchent

Mon attention allait aux tâches, à la merde, à la ripe, à la paille, à la moulée, au lait, au foin et finalement encore à la merde, les tâches périphériques que l'aide – employé non salarié –, moi, ma mère, l'une ou l'autre de mes sœurs, exécutait allant venant partout dans l'étable tandis que lentement mon père faisait progresser l'activité principale, rémunératrice, la traite, de vache en vache, placées deux à deux dans les stalles, côte à côte, il se penchait sous l'une pour lui enlever la trayeuse, se retournait vers l'autre pour la lui mettre et attendait ou allait vérifier l'autre stalle, quatre vaches traites à la fois – le rythme d'un homme seul – quatre trayeuses lourdes à porter d'une stalle à l'autre dans toutes les stalles pendant une heure, durée moyenne de la traite, pendant qu'autour de lui quelqu'un d'autre veillait au confort des bêtes, à les nourrir, à la salubrité. La gratte d'abord. Les stalles des

vaches sont surélevées par rapport au niveau du sol, formant une marche avec le sol de l'allée et au bas de cette marche est creusé un dalot, un fossé où le fumier s'accumule, dans lequel idéalement la vache chie et pisse. Que la vache ne fasse pas toujours dans le dalot provoque en effet des colères perpétuelles chez le producteur de lait. À l'aide de la gratte, donc, tirer à soi de dessous les vaches et faire tomber dans le dalot la merde sèche ou détrempée puis, de l'autre côté de l'allée, celle des veaux. Prendre garde aux ruades des bêtes nerveuses, mais c'était une telle frustration quand elles piétinaient agitées leurs excréments, y pataugeaient, nous empêchant de faire notre travail, les libérer de la fange, les animaux, de rage nous les frappions, les pattes maigres ne bougeaient pas, mais tasse-toi, nous jurions, la bête se déplaçait avec nonchalance mais restait indifférente à nos agonies, enfin nous passions rapidement à la suivante. Ensuite la pelle pour, avant toute chose, du dalot des veaux sans convoyeur à celui des vaches transférer la merde et la pisse, des pelletées lourdes, pleines de bouses molles imbibées d'urine. Au bout du canal, l'accumulation d'un liquide brun, qui devait être transporté par pelletées ruisselantes au dalot des vaches en en laissant sur toute la largeur de l'allée de longues traînées. Puis pour assécher, il fallait lancer à pleines pelletées la ripe sous les vaches, dans l'allée, je projetais autour de moi un nuage de poussière, je la sentais sur mes cils, elle entrait en moi par mon nez, mes yeux, ma bouche, formait une pâte sur mes muqueuses, gênait mon souffle. La fourche maintenant. Monter à la grange glaciale et noire et piquer la paille et la jeter par la trappe en cascades crépitantes et finalement l'étaler par brassées sous les vaches, litière chaude et bien sèche que préféraient l'hiver, pour leur malheur, les chats. Pour toutes ces tâches des outils rudi-

mentaires, des systèmes imparfaits qui diminuaient l'efficacité, augmentaient les risques, révélaient la pauvreté et l'indifférence – l'agriculteur, malgré sa fierté, néglige souvent son bien, en réalité pas plus heureux que l'employé salarié ; davantage de soucis, la machinerie à réparer – je peux le faire moi-même –, les semences à acheter, la bête malade – est-ce nécessaire de faire venir le vétérinaire ? – le prix de l'orge n'est pas bon cette année, faire davantage de fourrage peut-être. L'heure venait ensuite de nourrir les bêtes : une moulée grasse et sucrée qui sentait la mélasse pour les jeunes veaux, un mélange d'orge et de maïs pour les vaches et pour les nouveau-nés une chaudière de lait tiède, déconcertante au début quand le petit par nature aurait levé son museau vers le pis de sa mère. Pour tous un foin fermenté conservé depuis l'été sous forme d'énormes balles cylindriques à rouler au milieu des têtes apathiques, dont il fallait arracher le foin d'un crochet de fer jusqu'en son cœur de plus en plus dénudé et chaud. Et à la fin une autre ronde de gratte. Comme certaines se couchaient tôt après la traite et que nous les faisions relever leur énorme masse de viande et de mamelles vidées, étalée sur leur flanc, il était parfois trop tard, un mince film brun recouvrait leur fesse.

Et il y avait encore la tâche la plus désagréable, tous les deux jours, la plus abrutissante, humiliante – hypnotisante –, penchée pendant une heure sur des accumulations de merde de deux jours, les regarder passer, attendre que les dalots se nettoient : mettre en marche la chaîne du convoyeur et la pompe à piston et veiller à ce que la merde défile bien et à ce que la pompe ne s'engorge pas. Des quantités inconcevables. Au fond du trou elle tombe, le volet du piston s'ouvre bien grand pour lui permettre de circuler

facilement, pousser, refouler et avaler et l'envoyer jusque dans la fosse à fumier où elle repose à la belle étoile, attend le printemps. Le piston effectue trente-cinq ou quarante courses par minute et le fumier semble tout simplement disparaître, même s'il faut au besoin avec la fourche forcer le passage de la merde, refluante dans la pompe étranglée. Un balai mécanique nettoie des excédents de la merde qui a échappé à la chute dans la cuve de la pompe les lattes du convoyeur qui l'ont portée jusqu'ici. La fourche peut dans ces circonstances encore s'avérer utile, qui complète le travail du balai mécanique. Vigilance du paysan appliqué à sa besogne. Je suis mon propre patron, dit souvent mon père, alors il ne s'en détache jamais, il en vit et s'en distrait quand la domesticité l'ennuie, que la raison sociale s'acharne, elle justifie qu'il s'éloigne, appelé par une tâche oubliée, concentré et absent. La surveillance de l'écurage automatisé des quantités importantes de fumier produites quotidiennement par les bêtes doit être continue – il serait inapproprié et dangereux de n'y pas consacrer toute son attention ni toutes ses pensées. Sur rail, le convoi de la merde ne s'arrête pas, bouse après bouse, au son triste de la pompe, toujours abondante, fertile, précieuse vidange qui permettra d'épargner le coût des engrais – fumiers de la misère sur lesquels le paysan se penche et hume en les brassant les odeurs de sa vie, puanteur, richesse, rumination. Sur les vitres des fenêtres de ce coin de l'étable chaud et humide des vapeurs du fumier s'étalaient ramages et fougères de givre, et je m'attardais un peu devant cette poésie de la nature avant de retourner à mon travail, l'imagination tranquillement émue. Sans m'y perdre. Je comprenais les fuites de mon père, mais ici, jamais. J'aurais voulu me perdre, au contraire, dans ces fantaisies de l'hiver. Le bruit de la pompe, je baignais dans les odeurs de fumier. Ne voir

que ces feuillages blancs, suivre leurs déploiements, ils devraient emporter mon esprit jusqu'en des histoires, des contes – je les ai toujours aimés. J'avais un travail à terminer et j'avais été contaminée déjà par le souci d'efficacité de mon père, l'aspect acceptable qu'avaient pris, avec le temps, dans l'absence d'autres possibilités, sa pauvreté spirituelle et sa peur de l'affrontement.

Mes tâches accomplies j'aimais l'hiver rester dehors entre l'étable et la maison, avec l'immunité de la nuit et du froid pour ma solitude. Le chemin n'était pas long et je le prolongeais en marchant le long des bâtiments et de la maison toujours en évitant les blocs de lumière des fenêtres, suspendue entre deux mondes, avant-après, j'avais quitté mon père j'allais retrouver le reste de ma famille, je n'étais plus pour lui pas encore pour eux, n'existais plus que pour moi-même dans ma seule conscience et dans cette disparition bienheureuse, mon anéantissement de l'ensemble des choses connues, j'aimais à lever mon regard vers les étoiles. Elles ne me disaient rien – je ne connaissais pas leurs signes –, ne pouvaient me guider, mais avancer vers une étoile – cela seulement, c'était rêver, penser peut-être, m'éloigner, car je voulais des chemins inconnus, sans direction mais qui ne revenaient pas, suivre cette étoile de l'autre côté de la terre et là m'arrêter et vivre et penser pour moi-même, seule – avoir oublié mon passé, immobile. Mais bientôt je me disais que je devais rentrer, mon père allait rentrer, ils remarqueraient mon absence que je ne pourrais justifier, l'idée d'une discussion avec eux... Mais où étais-tu ? Dehors ? Pourquoi rester dehors ? Ça ne va pas ? Tu n'avais pas froid ? Ne pas rentrer. Qu'est-ce qui ne va pas ? Qui voudrait ne pas rentrer ? À leurs yeux m'évanouir – ou pour moi. Je ne pouvais pas, je ne pouvais pas. Je rentrais. Heureusement, la porte d'entrée donnait sur la

cuisine, par quelques marches, mais plus directement au sous-sol, heureusement où je devais aller, là nous gardions bottes et vêtements de travail – le *linge d'étable*. Avant de monter – revenir au monde, à la lumière – je demeurais dans l'obscurité, assise dans un coin après avoir enlevé mes bottes, aussi longtemps que je pouvais me croire à l'abri, mais quelqu'un allait venir – pour éviter encore un peu leurs sourires, leurs paroles et ces premières dissimulations qui m'ont perdue à moi-même.

Dans ce coin sombre, parmi les autres, les bottes de mon père qui n'étaient plus les souliers du paysan retrouvaient leur place le soir, pleines de la terre des champs, du fumier de l'étable, de la poussière et de la paille des garages et hangars, de l'humus de la forêt. Tout le jour elles le suivaient dans ses allées et venues, des kilomètres, de la maison à l'étable, de l'étable au garage, du garage au hangar, du hangar à l'étable, de l'étable à la maison, de la maison à l'étable, de l'étable au garage, ou de l'étable au hangar, ou du hangar au garage, ou du hangar à l'étable, il marchait au tracteur pour aller chercher une balle de foin pour les animaux, une autre fois pour épandre le fumier, encore pour labourer, herser, semer les champs, la terre molle était défoncée sous les grandes roues du tracteur, s'accrochait à elles, non aux bottes, aussi pour faucher, faner, râteler, presser le foin, du tracteur à l'étable, dans toutes les allées de l'étable, de l'étable à la maison pour reposer dans l'obscurité. Avec elles, il parcourait ses champs, jamais poussé par l'envie d'un geste possessif de caresser les foins grandis de sa main ouverte, mais par un but, occupé, vide de pensées poétiques, soumis à une direction nécessaire déterminée par ses travaux, soit refaire une clôture, soit rassembler en colère le troupeau égaré loin des pâtures par les champs ravagés et constellés de bouses, rarement il marchait long-

temps, elles ne le lui permettaient pas, mal faites, cassées aux mauvais endroits, fragiles, elles n'étaient pas façonnées à son pied avec le soin d'une main attentive, par elles ne se communiquait ni l'appel silencieux de la terre ni l'art patient du cordonnier et leur utilité existentielle s'en trouvait pervertie. D'une indignité qui touchait aussi l'endroit où elles étaient rangées. Pas même un placard, des crochets dans un enfoncement du mur, coin sombre au sous-sol près du poêle à bois, le sol en ciment et le manque d'air y renfermaient des odeurs qu'on ne trouvait que là accumulées dans les plis des vieux manteaux et les tas de bottes usées, merde séchée, terre, litière, bois, fumée, grand air, adoucies par leur stagnation et par le silence elles éveillaient, dans l'immobilisme et la noirceur de ce trou, des réminiscences d'automne. Il y jetait ses bottes et montait savourer son repos devant le téléviseur.

Ces fantasmes que j'avais d'à la campagne pouvoir être oubliée du monde me venaient d'elle, quand j'étais abusée encore par son silence et sa tranquillité, selon l'erreur populaire, qui m'avaient laissée croire qu'elle pouvait apporter une réponse au sentiment d'isolement dont j'avais besoin quand en réalité il est là, à cause d'elle, plus nécessaire qu'ailleurs. La dissimulation y est difficile, il faut éviter les gens pour ne pas avoir à dire sa pensée et lorsque vous les rencontrez, ces paysans ou ces campagnards, ne croyez pas que leur respect pour la nature vénérée et son silence, Grand Mystère de la parole sans mot, ou pour leur langue qu'ils utilisent avec mesure avec les égards dus à son pouvoir, les retiendra de vous adresser la parole, non rien, pas même le travail de la terre qui n'attend pas ne les arrêtera, sans gêne. Et là, confrontés à leur discours, vous vous dites que vous ne le vaincrez pas. Il s'appuie sur l'instinct vital de la conservation, la culture

des aliments et la terre évoquent comme rien d'autre la conservation, la génération, la transmission de parents à enfants de parents à enfants de la nourriture de la terre, l'héritage à ses enfants de l'agriculteur, il doit nourrir la population mondiale, il y prend son autorité d'une nécessité incontestable – le moyen de s'y opposer ? –, valeurs saines, familiales, écologistes – conservateur, on ne touche pas à son bien, à ses méthodes sans panique, de voir s'évanouir les choses qui perduraient ; ils parlent du temps, du travail, des hommes, c'est tellement calme ici, ici on peut être soi-même, ici on a la paix, ici les gens ne sont pas pressés comme à la ville, ils prennent le temps de vivre, faire les choses eux-mêmes, avec humilité et patience, un jardin, un pain, un bon repas, la lessive, qui a séché au grand air, elle sent si bon, le ménage, ils ne les achètent pas à d'autres, le lait, les œufs, la viande, les légumes, à leur portée, frais et sains, avec le bois pour le feu, ils usent tout, par avarice – non, économie –, on apprend à se débrouiller avec tout, nous utilisons ces mains qui nous ont été données avec la vie, nous rendre maîtres de la matière, cela aussi nous est donné, mais nous n'exploitons pas la nature, nous la respectons et l'aimons et elle nous le rend, nous cédant sa fertilité et sa beauté, à extraire les fruits de son ventre, nous la protégeons, l'air est si pur ici, respirez ! vous voyez ! rien ne pollue mes poumons ici, que la bonne odeur de la terre. Une pause rêveuse pendant que je respire, le vent est doux Ah ! la terre ! que j'enlève mes chaussures le soir éreinté, je les regarde un moment et je l'entends encore, elle m'appelle, humide, grasse, oui, tout passe dans ces chaussures, le don et le refus de la terre – cette poésie de la terre-femme – comme toutes les saisons, tout sauf l'usine, le magasin – et ils ont tous les mêmes chaussures. Chanter et penser sont les branches voisines de la poésie. Ils chantent

leur jeunesse – rien que les chansons qu'ils connaissent. Les airs de ma jeunesse sont ceux de la radio de l'autobus scolaire, deux fois par jour, à traverser la campagne par ses rangs presque déserts. Des enfants d'agriculteurs, certains avaient grandi en enclos, comme les veaux, les parents au train matin et soir – cultiver la force de travail de l'entreprise familiale en donnant aux animaux les soins dont ils avaient besoin pour leur production – eux aussi alors, l'ambition de gagner un concours à la foire agricole, de père en fils et de père en fille (une nouveauté de ma génération) – respect des pères et mères, le bien, l'orgueil familial, quelle fierté dans le travail fait par soi pour soi et pour ses proches, un nous uni et autonome – entente, collaboration, productivité – étouffement confortable, et la qualité de l'environnement, vraiment, pour élever des enfants c'est la seule option raisonnable, aller, y revenir ou ne jamais quitter la campagne, paix et santé en fuyant la violence et la pollution dans la promiscuité, s'enfoncer dans une termitière de bon sens et de valeurs indiscutables. Et une pensée immobile. Ils conçoivent tout sous le caractère de l'éternité. L'enfance que j'ai eue. L'enfance que j'ai eue à perdre mon imagination.

LE CHANT PERDU

Jean-Philippe Chabot

à P., qui a fait le pari de passer de l'autre bord

quand au matin casse l'astre qui lui terrasse la face, une sorte de grosse lune pliante portée haut dans le ciel, de celles qu'on aurait oublié de ranger avant d'aller au lit, lorsqu'il cesse ainsi de bruire et que le relayent maints oiseaux chargés de jour qui s'époumonent, une clarté surgit du vide et tout s'affaisse comme la fin d'une longue nuit.

Pierre Lacasse, on va l'appeler de même, Pierre Lacasse, dont le rythme tape les tempes, croit alors que braire vaut le coup, que braire c'est ne pas taire, mieux, que braire c'est faire, que braire fait vivre – et il s'emporte, c'est évident.

il pousse un grand cri blême jusqu'au travers d'la fenêtre en face.

RAAH.

c’est pour mettre de la dramatique, ou pour exprimer une sorte de mal de vivre.

à vous de voir.

ce qu'il ouït peut-être, encore qu'il serait difficile de s'en assurer en lui demandant, c'est le cri paradé de l'éléphant des Shriners, c'est la symphonie innée de son pas bienheureux, comment dire, c'est la fanfare animée d'un ivre carnaval.

ce qu'il voit percer en lui, par exemple, ce n'est pas très beau : des choses retenues, des choses oubliées et revenues le trahir bêtement, quand au matin l'amer lui saisit l'âme pour l'étirer, pour la tendre et l'instruire en un tambour, dans un autre sens pour qu'au corps elle se dérobe comme à côté en joie.

alors pour s'y mettre, il s'y met.

mais l'pauvre Pierre au moment d'accomplir son geste, il a le soleil dans l'œil et ça l'aveugle. c'est comme si de sa vie sonnante et trébuchante rien jamais ne s'était aligné dans le sens voulu, comme si les astres jamais n'adhéraient à son éclipse.

il n'est pas très chanceux, il faut le dire. l'astrologie lui sourit rarement.

il grimpe sur un banc comme pour veiller le monde.
des fils de lumière le couronnent.
on dirait un ange nu debout sur une échelle.

contre sa tempe un coup tape pour qu'il saute.
tout s'étire qu'il ne contrôle plus.

sa main tremble une vision temporaire.
son thorax comprime des songes infantiles.
son air s'insuffit.

puis, sa paume ouverte.
sa paume.

quand au matin.

quand au matin de son jeu, sa mère arrive.

quand au matin même, sa mère murmure.

quand sa mère arrive, elle a beau parler. Pierre, sa honte balance d'un bord à l'autre. congestionnée en une boule, sa tête fait l'oiseau qui boit de l'eau ou quelque chose du genre, elle imite peut-être une autre bête bizarre.

c'est après les spasmes, déjà.

après le bruit.

quand au matin – je vais finir par le dire – Pierre Lacasse, de son trône étend son empire sur le néant, alors le silence s'octroie un espace infini dressé dans la lumière comme la cime d'un pin glorieux, un silence de petites perles étirées en forme de cœurs.

il décline en plein jour ouvrable avec la grâce d'un dieu qui chie dans ses culottes au bout d'une corde.

il y avait eu un astre pour l'annoncer.

* * *

quand sa mère arrive dans la chambre, l'obscurité déjà rentre par saillies dans les fissures de sa peau.

le son d'une lame sur une corde de lin, on peut l'imaginer.

le son sourd d'un corps qui tape le sol, personne ici ne veut l'entendre quand voir déjà suffirait.

ce qu'on voit :
Pierre par terre parmi l'absence avec une sorte de cravate en corde nouée qui lui donne franchement l'air d'un technocrate.

ce qu'on voit :
Pierre Lacasse, un 6 janvier, convulsé dans la fureur d'un roi mage, divisé quand va hors le sens.

ce qu'on voit :
sa mère, un couteau à filet dans la main. un couteau si affûté qu'elle aurait pu ciseler le moment.

« craindre ce n'est pas feindre, ô Pierre mon fils, ô Pierre ma destinée promise, craindre ce n'était pas feindre, il ne fallait pas filer », lui dit sa mère, les doigts longs comme des baguettes de pain, l'œil en fou et l'haleine trop fraîche de pâte à dents qui lui sort par les oreilles.

« ô Pierre Lacasse, mon fils, on ne fait pas seul du souque à la corde. »

elle se le répétait.

elle aurait voulu le rassurer, elle aurait voulu étendre ses bras dans la nuit pour l'accueillir éternellement. mais la pauvre, c'est elle qui naît à la douleur quand de nouveau elle l'aurait bercé.

elle ne maîtrise rien de ce que la vie lui arrache.

et elle renifle plus fort qu'une veuve qui vêle.

au moment d'arriver tout au bas d'elle-même, là où naissent les êtres et les cris, il lui aurait fallu trouver une sorte de chant traversé de l'ailleurs et logé en elle pour vivre.

il n'était pas venu.

« Pierre Lacasse, ce n'est pas celle-là, la chorégraphie des siècles. ce n'est pas dans cet ordre que nous devions tresser le ciel, ô Pierre Lacasse mon fils défunt. »

sa mère ses yeux sautillent en cercles profonds quand elle regarde son fils.

un jardin de cire avec un collier de lilas.

ET ARRIVÉES AU BOUT NOUS PRENDRONS RACINE[1]

Kristina G. Landry

I.

Forestville
Chute-aux-Outardes
Baie-Comeau
Sept-Îles
Rivière-au-Tonnerre
Longue-Pointe-de-Mingan
Baie-Johan-Beetz
Port-Menier
Pointe-Parent
Tête-à-la-Baleine
Blanc-Sablon

ici
même les saints
ne se rendent pas

1. Ce texte est le lauréat du Prix Nouvelles Voix 2018 – Québec et Canada francophone.

II.

on marche longtemps dans la plaine sans heures
les bottes remplies de jus
de fruits chauds

les rubans rose vent
nous guident
le ciel laisse des traces

nous sommes déjà passées par ici

III.

sur le territoire qui force la patience
on récolte les fruits tout bas
jamais la bouche pleine ni les mains
à genoux sous le ciel
le temps est lisse
jusqu'à ne plus savoir dire
que le goût de la confiture

IV.

nous ne parlons pas
leur langue d'échardes toi et moi
nous ne savons pas dire
quand le vent arrache
le bois
le toit
ou rien

nous brisons le silence
pour nommer
les choses belles

V.

sur le chemin de la rivière
devant la maison bleue
la mousse m'indique le nord
et les outardes aussi il me semble
murmurent ton nom

VI.

Musquaro
Makatinau
Napetipi
Minai-Nipi
Washicoutai
Pakuashipi
Netagamiou

les plus jolis mots
ne sont pas reliés
par la route

VII.

j'enlève un à un les bouts d'éclats revolés
dans nos gorges
ça nous fera au moins un début de feu
pour souper

VIII.

ta peau de lièvre en regret sur l'épaule
tu marches lent
sur le chemin entravé des mémoires
un tapis de neige sourd
comme nous

le ciel bleu fou
nous rend malades
de ne plus savoir comment
lui appartenir

retourner au début
rebrousser les entrailles
pour qu'un jour bien droites
comme les épinettes nous puissions dire

c'est ici que nous sommes nées

IX.

j'avance à pas de pluie dans les feuilles
qui sentent le monde
fertile
sur le chemin qui mène au sud
je cueille l'air mouillé
du pays vert

et remonte l'évidence
nous sommes venues de la mer

X.

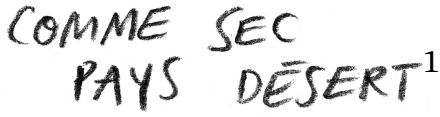
on met les traces de notre naissance
dans nos poches
pour s'en faire des colliers
les jours de nacre
ils flottent dans l'air
leur mouvement crée des sons
jusqu'au village

XI.

en haut de la côte du Morne
ça respire large
le fleuve en feu

toutes les beautés nous hurlent
en torrents

je bouche mon nez mes yeux
du silence
au fond des choses



Anne-Marie Alonzo

Je n'ai pas bu. Et cela rappelle de si loin premier texte premiers mots d'entente entre toi moi ou tout autre comme pays se nomme : exil.

Alexandrie si nom lui donne est donné.

De si vieille souche que bien peu connue je me suis couchée et sable était chaud fluide et chaud de plage ronde de loin perdue cachée d'êtres de loin fermée. Alors étendue et d'offerte soleil j'attends que peau se bronze et brunisse et donne couleur de miel et dattes emmêlées j'attends que corps s'étire.

Aux pieds avance la vague.

Aux pieds la mousse et l'eau salée comme pieds surpris de fraîche langueur bougent pieds de fonte bougent peu comme presque et retenus.

1. Ce texte, tiré du fonds de *Mœbius,* est initialement paru dans le nº 29 (été 1986) de la revue.

Pas de sable ici ni de mer à boire.

Que vert de terre arable que vert de longueur partout où œil se pose partout et chaque pouce pied mille chaque souffle de tendre feuille semée vernie plantée.

Nul autre pays semblable.

De saisons se comptent quatre et quatre d'années en années d'exil vingt-trois ans notés vingt-trois comme âge d'enfant sage doux enfant des plages.

De saisons ne se comptent pas.

Alexandrie la frêle.

Si forte que faible à garder entière et toute ville immense de mer agitée n'ai pas trahi ni là vécu de siècles encerclés de dattes.
Alexandrie-la-vieille comme est dit des momies sarcophages et bandelettes cette ville n'est pas mienne ne suis ni pharaonne ni copte mais égyptienne de seule naissance ce 13 décembre 1951.

Enfant du siècle-ci.

Je dis cela.

Douze ans et résidence se fait neuve d'un pays l'autre l'égypte longuement quittée perdue alexandrie ne m'appartient que de l'œil embué ne m'appartient pas. N'est pas mienne à pleurer et pleurer fait rire à la longue et périr.

Tu vois cela ne dis rien n'as rien à dire sinon tue.

Et si de mémoire éclatée te racontais tous détails de vie où vivre est immense et immense la soif ne bois plus ne me saoule ai l'égypte au gosier sèche ma gorge comme sec pays désert m'espère me tente désert me plombe et fait de moi ses ombres fou désert de sable étonnant désert.
Car raconter prendrait des heures et heures se font lentes d'une nuit l'autre te dirais sultane écoute ne tranche ni tête ni paroles prend sens et encens myrrhe à brûler et thé au jasmin prend huile à masser tend le cou la nuque offre seins et bouche de rose offre hanches et cuisses et jambes à palper pour qu'essence s'imprègne et prenne forme de peau.
Je dis sultane écoute n'interromps suis enfant de ville ne connais d'histoires que celle si tant racontées entendues histoires lues.

Tu dis : raconte.

Me dis cela.

Ou le murmure mais cela est dit bas si bas que de lointaine contrée les mots roulent se font pierres à pourfendre.
Ouvre tente fais allumer feu et lampes que l'huile sente et monte aux narines averties ouvre boîte à bonbons donne loukoums et friandises prends mange et donne de ta bouche à la mienne donne et caresse que ta langue frôle effleure ne fasse semblant.

Ici l'exil se vit mal est bien vécu de part seule en toute part de neige ici sultane les nuits ne servent à parler ni surtout rire la neige cloître fait des rues sa tombe.

Ici sultane les nuits font plus de mille et mille heures d'attente feu se nomme foyer et bûches se mouillent de froid glacé ici sultane mes nuits rêvent de yeux turquoises comme mer de port d'alexandrie-la-vieille si vieille alexandrie mon âme.

Et le sang tourne et fait bleu et rouge et noir parfois de mauvais sang comme mauvaises langues qui es-tu pour m'ainsi dire ceci est mien pays de présence suis ici comme toi sultane de ma langue oubliée si peu parlée ai pris la tienne comme pris ton corps d'esprit.

Te dis : je t'aime.

En arabe puis français puisqu'il faut tu dis : montre apprends-moi et fuse le rire des malheurs de mots difficiles parce qu'habituées tes lèvres aux goûts autres loin d'orient et de l'œil turquoise.

Difficiles ces mots autres et si lourds que ta bouche étanche ta bouche pleure la douleur fait vivre en pays libre car libre tu es sultane et nulle nuit ne suffit courtisane au cœur qui s'esseule.

Tu es persane ne parle pas plus arabe que moi qu'importe alors paroles des dieux se perdent qui serais-tu phénicienne ottomane ou toute autre venue d'ailleurs ou de mémoire rappelée comme lampe magique où génie se cache est souvent caché.

Ici sultane en si loin désert de neige noircie d'encre ou tourment ici sultane seuls manquent les sens je mange

bois regarde respire je touche aussi tout ce qui n'est de toi qu'images.
La peur sultane comme ronde corde qui serre enserre étrangle et pend la peur étrange comme étrangère ceci est jardin d'enfance racontes cette fois de mille et mille histoires de mort que gorge cesse de gronder ma bouche n'a plus cri n'a plus rêve à bailler reste ouverte comme vide et vide encore de vingt-trois ans partie vingt et trois ans d'exil.

Comme on dit sortie sans souffler.

Sans prendre temps d'avoir ou d'avaler le pain shami olives fromage fêta tout change de nom de grec roumain bulgare danois les feuilles sont de toutes vignes cumin fenouil ou menthe poivrée.

À gauche orient de cœur.

À gauche l'orient.

Ici les pas ne laissent plus de traces sultane les chaises roulent ne sont plus portées ne portent plus de corps enlacés n'ont rideaux de soie ou satin ici sultane se motorisent les axes et roues sièges sont de cuir imité qu'ai-je à perdre ou me plaindre qui suis de toutes (trans)portée.

Je bois peu. Me saoule de rues à longer m'étale et m'étends me fais couche à flatter me fais lit draps ou coussins de fous tissus me vautre sultane pour que corps se mêle au tien sous draps de feuille à ton cou comme au mien brillent les pierres tu m'offres m'as offert colliers de jade et lapis-lazuli.

Colliers et chaînes bagues d'émeraude saphir topaze et rubis.

Émeraude et rubis.

Alors ici comme souvenirs qui s'écrivent je porte bagues et colliers porte chaîne à mon cou chevilles et poignets porte tout ce qui de toi me vient sultane de si loin aimée tant adorée tes nuits de mille absences ma couche seule et sans jamais toi plus d'histoires à conter inventer que fais-tu des heures et comment filtre sommeil et langueur de rêves ici sultane mes nuits s'abrègent et j'attends roman de veille pour toi qui ne dors pas.

Nous sommes de siècles éloignées plus seulement de plages ou pays n'avons ni même air ni paroles de cœur à donner devenons étrangères à si loin vivre de l'une l'autre. À toi les tentes tapis et brocards à moi tout confort de modernité j'écris tu chantes ne sommes plus de même souche ou de couche et de toi me vient pourtant tout acte de joie comme de vivre et d'ainsi vivre change pays de sec désert à toi sable neige me cache et les ans entre nous par milliers.

Alors d'ici parce que corps languit autant que cœur et âme je me place genoux devant toi mets mains à tes hanches lèvres à ta peau et si cuisses se tendent je t'entoure et t'embrasse et t'embrasse encore pour que peine fonde avec toi.

PARIS POINT ZÉRO

Catherine Lemieux

Il n'y a pas deux façons de quitter sa mère.
Marguerite DURAS

C'est dans un cinéma du Quartier latin que je vis pour la première fois *Hiroshima mon amour* sur grand écran, accompagnée de deux ou trois amis. Peut-être quatre. Je me souviens de deux d'entre eux qui me signifièrent, pendant le film en soupirant et après le film en riant, leur dégoût pour cette pesante bouse sentimentale. La honte. Car j'avais déclaré plus tôt que ce film était mon préféré. De tous, celui-là, avec un titre cucul indécent. J'avais vingt-trois ans. Honte pour moi, mais surtout pour eux.

Je ne connais plus ces gens. Mais j'aime encore ce film sur la honte de renaître. L'automne dernier je relus son scénario dans un café bondé. Encore une fois, je sentis le besoin de me cacher pour m'émouvoir sur les lieux que Duras imagine – elle n'est jamais allée à Hiroshima –, ceci sans prétendre à une forme plus ou moins mensongère d'objectivité. Quinze jours après l'attaque aérienne, écrit-elle, *Ce n'étaient partout que bleuets et glaïeuls, et volubilis*

et belles-d'un-jour qui renaissaient des cendres avec une extraordinaire vigueur, inconnue jusque-là chez les fleurs. Sur les terres encore grosses du sang versé, la naissance apparaît pour ce qu'elle est ; un scandale qui survient partout et à toute heure, sans pitié ni triomphe.

Aussi je comprends ma naissance comme une horreur anodine et survis comme tout le monde en oubliant Hiroshima. Ça ne s'explique pas – je le réalisai devant mes étudiants – ce qu'il y a de misérable dans cette destinée : vivre d'oubli. Je n'aspire pas à plus, en digne représentante de l'espèce humaine, car malgré tous les revers du destin – c'est là le pire, malgré *tout* ! – toujours je me relèverai, recommencerai à manger, puis à dormir, me surprendrai un jour à faire des plans d'avenir, puis bientôt à aimer comme une barbare, *avec une extraordinaire vigueur,* une personne aux dépens de toutes les autres, vaincue par la bêtise du cœur.

— Hi-ro-shi-ma, c'est ton nom.

— C'est mon nom. Oui. Ton nom à toi est Nevers. Ne-vers-en-France.

Je n'ai pas de nom semblable, ne saurais dire de quelle catastrophe je reviens ni où elle a eu lieu. Mais je sais que c'est à Paris que je pris conscience du caractère monstrueux de la renaissance.

En 2008 j'habitai cette ville pendant huit mois au terme desquels je souhaitai y rester pour toujours. Contrainte de rentrer au Québec pour finir mon baccalauréat, je revins souvent à Paris et ne l'aimai plus jamais. Lorsque je critique encore cette ville pour les raisons coutumières – sa cherté et son odeur de pisse séchée au soleil, ses habitants

guindés, leurs remarques mordantes –, je trahis quelque chose. Une parenté illégitime.

C'est Paris
Et à Paris y'a rien à faire
Juste marcher dans les rues
Marcher dans les rues pendant qu'il fait jour
Et attendre
Attendre qu'il fasse un peu plus chaud
Qu'il fasse un peu d'amour
P-A-R-I-S, Paris
On ne sait pas ce qu'on attend
Mais ça n'a pas d'importance
Parce que ça ne viendra pas
C'est Paris 1984
Hin ! belle année

Celle où je suis née, loin du chant désabusé de Taxi Girl. Le son de 1984 a une puissance envoûtante sur ma personne. Je ne compte plus les fois où je tombai sous le charme d'un titre qui – je le découvrais après coup – parut cette année-là. Ces ondes m'ont travaillée dans le ventre de ma mère et j'en garde des séquelles à jamais. Quand je cherche d'où je viens, je ne m'intéresse à mes parents que par paresse et conformisme. C'est à tort qu'on met tout sur le dos de ces passeurs maladroits à qui l'on reproche – une vie entière ! – de nous avoir jetés dans le monde. Mes origines, je les trouve aussi dans la musique qui passait à la radio, dans les supermarchés américains et sur les plages de la Méditerranée. Je ne m'intéresse pas au country qui jouait à Cap-aux-Meules, mais aux influences clandestines. Ou inventées de toutes pièces. J'aime penser

que la pop tisse un filet protecteur – d'une fausseté certes remarquable, mais pas moins enivrante – couvrant la planète entière. Les airs qui planent à Paris et à Londres atteignent une île du golfe du Saint-Laurent, répercutés par la stratosphère. Je suis née de la new wave, de la dystopie racontée avec une voix douce, auréolée de la froideur aérienne des synthétiseurs.

Il fait froid dans nos têtes
C'est pas Tokyo, Londres ou New York ou Amsterdam
Non, non, c'est Paris
Et à Paris y'a rien à faire
Paris
Ville de nos rêves

Les rêves portent ailleurs. Je donnai à cet ailleurs un nom commun, car j'étais impatiente et désorientée. Paris. Cinq lettres qui fixèrent mon chemin de fuite, auparavant des plus aléatoires. Paris, parce que l'atmosphère y est dense. D'histoire, dirent-ils, les fonctionnaires qui m'y envoyèrent. Étiquetée « jeune fille avec de l'avenir », je fus officiellement financée pour m'épanouir, tisser des alliances intercontinentales et faire rayonner ma culture d'appartenance. Moins officiellement, pour oublier d'où je venais.

Je me vois, assise à la table de mon appartement du I^er^. Une chambre louée pour rien à une connaissance d'une connaissance. J'avais de la chance, toujours eu de la chance à l'étranger, jamais chez moi. Amelia me faisait face, munie d'un magnétophone. Son intelligence m'incommodait, sa modestie aussi. Car je m'étais habituée à l'extravagance badine de mes nouveaux amis, drop-outs

ou étudiants flemmards de l'École du Louvre. Cette Américaine, linguiste en échange à Paris, ne donnait pas dans la frivolité, mais dans la bienveillance et le sérieux. Je n'avais pas pu lui refuser l'interview qu'elle m'avait demandée et qui porterait sur mon rapport à ma langue maternelle. Elle avait déjà interviewé deux ou trois Québécois qui avaient reproduit le discours attendu, peut-être même en prenant un ton solennel ou en versant quelques larmes. Ils avaient tenu des propos édifiants, avaient point par point expliqué en quoi ils étaient fiers des singularités de leur langue, puis en quoi ils souffraient des moqueries auxquelles leur accent les condamnait. Ils avaient raconté leur martyr au nom de la mère patrie, mettant en valeur leur endurance face à l'odieux assimilateur, une endurance qui ne manquait pas de rappeler la robustesse des coureurs des bois. Devant Amelia qui me rapportait leurs paroles, je pris mon meilleur accent parisien – celui que j'avais piqué trois semaines après mon arrivée, lassée de devoir répéter encore une expression « trop mignonne » pour mes interlocuteurs touchés par mon ingénuité de colonisée – et déclarai que je ne parlerais plus jamais québécois de ma vie. Enfin, j'étais en adéquation avec moi-même – je suis convaincue avoir utilisé une formule ridicule du genre –, je me parlais comme je m'écrivais, guérie d'une affection dévastatrice, près du dédoublement de personnalité. Amelia s'étonna, forcément déçue que je n'incarne pas la minorité résiliente qu'elle valorisait dans ses recherches. Elle m'écouta pourtant longuement, multipliant les questions, traquant minutieusement le moment où je me dévoilerais. Peine perdue. Car c'est à Paris que je me livrai avec le plus d'application et le moins de scrupules à la passion des voiles.

Les jeans et les bottes rouges plates achetés à Montréal furent abandonnés dans le Ier arrondissement. Après Paris, pendant des années, je ne portai que des jupes ou des robes avec des chaussures à talons qui résonnent sur les pavés la nuit. C'est à Paris que j'appris à me maquiller, à faire des manières et à m'annoncer aux passants. Je les saluais sur les trottoirs avec une voix nouvelle. Grave et pleine, un peu éraillée, mais jamais chevrotante. Je vécus à crédit. Mon compte dans le moins, je bus tous les soirs. Les joues et le ventre ronds de bière, j'écrivis tous les matins. Empruntant aux écrivains que j'aimais, sans garder le compte. Je sortis dans les bars puants où les mannequins flânent drapés de soie. Je fis semblant d'être quelqu'un devant les portiers de club. Mes amis délurés, parisiens ou scandinaves, m'inculquèrent dans le désordre les principes de la vie magnifiée. Mes pensées se raffinèrent, gorgées de pessimisme amusé. À mesure que je pourrissais, lentement mais sûrement, par en dessous, ma façade se durcissait. Du grand toc. Dans les friperies du Marais et de Montmartre, je me parai de matières brillantes non recyclables. Me confectionnai une peau qui me survivrait.

Un Québécois passa au restaurant italien où je travaillais au noir. Ses comparses m'interpellèrent entre l'entrée et le plat principal. Ils exigèrent, regards attendris et sourires railleurs, que je confirme au sceptique que j'étais de sa race. Ce que je fis. Il ne me crut que lorsque j'eus repris mon accent montréalais. Celui appris, il faut le dire, à la perfection, comptant sur une expérience solide, celle acquise des années auparavant, lorsque je troquai l'accent des Îles-de-la-Madeleine pour celui de Québec (variante Haute-Ville) en seulement quelques semaines. Mon congénère ne me laissa pas de pourboire.

Un amant que je fréquentais depuis plusieurs mois avait une copine de longue date chez lui, en Autriche. Ne trouva pas le courage de me le dire. Pour les raisons que se donnent tous les lâches. En son honneur, mais aussi en l'honneur de Paris, j'appris la cruauté. Je le fis attendre, ramper, ignorai ses appels, démenti ses inquiétudes, me montrai débonnaire, puis glaciale, jusqu'à ce qu'il s'effondre, épuisé par mes facéties, prêt à quitter sa copine. C'est là que je le laissai tomber pour toujours. Mon premier flirt avec la méchanceté.

Un jour de retrouvailles, je présentai à mon traître, au détour d'un coquet relevé de cheveux, mes bras marqués par les mains d'un autre. Un photographe québécois qui, faute de se laisser berner par mon accent parisien, m'avait débusquée dans un bar, à mon grand mécontentement. Qui s'estompa vite, puisque je revis ce garçon, transformé une nuit, à son insu, en instrument de mon chantage. Il avait la voix posée et quelque chose de Gainsbourg, bouche charnue et traits tirés, une grâce malicieuse, bien qu'il parlât trop. Je ne le revis qu'une fois à Montréal pour boire un verre et quand il me quitta pour aller voir une autre, il m'écrivit en chemin, « Paris t'allait bien ».

Il fallait passer par Châtelet pour rentrer des bars du XI^{e}. Entre minuit et une heure, presque chaque nuit, on me suivait. Des Rebeus, toujours, qui me faisaient la drague agressive. Je leur sortais mon tour, mon accent québécois agrémenté de ses sacres. Dès qu'ils comprenaient que je n'étais pas Française, ils me laissaient tranquille. Je me rappelle un type en particulier, qui me gratifia d'un high five énergique en ricanant, avant d'aller chasser la bourgeoise ailleurs.

« Au début, on te trouvait étrange et un peu ennuyante, mais tu t'habillais bien. C'est bien la seule raison pour laquelle on t'a tolérée », me confièrent mes amis avec un regard complice.

De toute éternité, je reviens de Paris. P-a-r-i-s, Paris. Ville honnie et fabulée. Artiste de la démoralisation. Catin émue par son dépérissement patient. Quiconque rêve obsessivement d'ailleurs vient de Paris. Empire des vanités. Origine des penseurs qui s'émeuvent de leur insatisfaction pour caresser furtivement l'idéal, s'en amuser un brin, puis le laisser tomber dans un mouvement lascif. Je suis née, gluante et à bout de souffle, de cette mare de damnés qui tentent leur chance et ne la trouvent jamais. Paris n'est pas une ville en ébullition, mais en macération. Moins un lieu qu'une substance éthylique, aussi tonique que stagnante. Une liqueur grasse qui colle à la peau dès qu'on s'y mouille.

Où que j'aille, me revient cet air connu – l'hymne aux promesses vaines des métropoles – qui donne envie de râler éperdument, de partir en coup de vent, puis d'oublier. Tout, même Paris.

D'AUTRES SYNAPSES

Simon Brousseau

Pendant quelques mois, pour faire *Synapses,* j'ai écrit des fragments chaque jour, attentif à ce qui se passait autour de moi, et je croyais avoir trouvé une façon de vivre en même temps qu'une forme littéraire. Je ne me suis arrêté qu'après avoir atteint la barre arbitraire des cinquante mille mots, parce que ce nombre me semblait assez imposant pour faire un livre (j'avais encore des ambitions platement quantitatives). La forme que j'avais bricolée – une longue phrase écrite au « tu » suggérant une plongée dans la psyché d'autrui – était devenue pour moi une façon d'appréhender le monde. Cette écriture me manque. Depuis, je me suis souvent senti freiné par la contingence de la fiction. Avec *Synapses,* je ne me posais pas ces questions. J'étais dans l'immanence. Le sens de ces fragments m'apparaissait dans l'accumulation, dans la possibilité que m'offre l'écriture de me pencher sur la vie des autres et d'oublier momentanément ma solitude. Cette activité me suffisait.

Pour le plaisir, j'ai décidé de terminer ma résidence chez *Mœbius* en renouant avec cette forme.

* * *

Tout ce temps tu allais les mains closes et tu l'ignorais, tu étais deux poings qui marchent, deux nœuds de peur, tu ne savais pas nommer la tension qui te crispait, et en te baladant un soir au parc Jarry tu as vu des mains de passants détendues, souriantes, as-tu cru comprendre, des mains ouvertes, tu as relâché les tiennes et tu t'es approché de l'étang afin d'observer les canetons frayer pour la première fois, le vent entre les doigts, tu t'es laissé émouvoir par la douceur apparente de leur duvet et tu t'es penché pour effleurer l'eau, mais déjà tes mains s'étaient refermées.

L'autre soir dans le bus alors que tu rentrais seule, égarée dans des pensées disjointes que la musique dans tes oreilles n'éclaircissait pas, tu t'es mise à fixer un passager qui te tournait le dos, d'abord sans trop t'appliquer puis de plus en plus intensément, comme si le motif de son veston en tweed t'avait jeté un sort, et, pour t'amuser, tu as commencé à lui répéter mentalement l'ordre de se retourner en te concentrant sur sa nuque tout en fronçant les sourcils, tu cherchais à lui transmettre un message grâce à des ondes émises par ton cerveau, et quand il s'est finalement tourné vers toi, tu as sursauté et tu as fixé le sol jusqu'à la fin du trajet.

Après y avoir songé pendant des années, la femme que tu aimes a pris rendez-vous avec une voyante et ça t'a préoccupé, tu as eu peur que la dame, cachée derrière un voile d'encens, lui suggère que tu n'es pas fait pour elle, que la possibilité d'un changement bénéfique surviendrait bientôt, mais qu'il faudrait avoir le courage de tourner la page,

tu as craint qu'elle ne révèle ta nature profonde d'empêcheur de vivre, que ta blonde réalise ta nocuité et décide sur un coup de tête de se débarrasser de toi, et quand elle est rentrée et que tu l'as questionnée du regard, elle t'a serré dans ses bras en te disant qu'elle le savait déjà que vous seriez heureux longtemps ensemble.

Tu as été bouleversé quand tu as lu un livre sur la plasticité du cerveau, sur la vitesse à laquelle les circuits neuronaux se font et se défont en toi au gré de tes furetages sur le Web, et, peu à peu, tu t'es mis à fuir cet écran, ces heures d'oisiveté, ces années passées à espionner des gens qui sont devenus des curiosités irrésistibles et qui t'ont permis d'affiner ta connaissance des façons dont la conscience se tourmente, criblant son dos de balles accusatrices, le lacérant avec le fouet de l'exigence la plus intransigeante, la plus tyrannique et qui t'interdit la possibilité du moindre fun.

Ce matin, tu as publié une photo de toi sur Instagram, tu faisais un clin d'œil en sortant la langue, un fusil dessiné par-dessus ton index qui pointait l'objectif, et sans y penser tu as écrit en commentaire que tu haïssais ta vie et que tu avais envie de tuer tout le monde tellement tout te faisait chier, fuck my life, concluais-tu, et une heure plus tard tu n'y pensais plus quand on a frappé à ta porte et que tu as dû répondre aux questions des policiers, un de tes abonnés avait porté plainte, il avait vu dans ton message un signal de détresse, trop stupide pour comprendre que c'était une référence à la chanson que tu écoutes en boucle depuis que ton chum est parti.

Récemment, tu as réalisé que tu ne t'étais jamais confiée à un prêtre ou même à un ami de confiance, préférant garder pour toi ta honte et tes regrets, et tu as conclu que la somme de tes péchés était maintenant trop élevée pour être déversée dans les oreilles d'une seule personne, qu'il te faudrait des années de discussions à bâtons rompus avec un ami dévoué pour te nettoyer un tant soit peu de tes bassesses et que cela même tu le refusais par calcul, espérant que tu serais récompensée pour avoir épargné tout ce mal à ton confesseur, tout en sachant trop bien que cet espoir était encore une faute de trop.

Plusieurs jours après ta visite au musée Grévin, tu étais encore sous l'emprise du sentiment d'étrangeté qui s'est infiltré sous ton échine quand tu es tombé face à face avec ce chanteur populaire dont tu avais observé chacun des pores dilatés de son visage tombant, et son immobilité d'animal empaillé t'avait laissé une impression si persistante que la semaine d'après tu as rêvé à un monde métamorphosé en une immense exposition où tous tes proches étaient des statues de cire au sourire forcé et au front luisant, un monde dont tu étais l'unique spectateur et où une voix guillerette t'enjoignait à profiter de ta visite, tout en respectant la consigne de ne rien toucher.

Le fait que ton rythme cardiaque soit régulé par un système indépendant de ta volonté caché dans une noix au centre de ton cortex ne cesse de t'épater tant le dispositif est ingénieux, la tentation de lui commander d'arrêter au moindre malheur serait irrésistible si tu régnais sur tes fonctions vitales, et le suicide, facile et tentant, le cœur au contraire est l'ennemi numéro un quand on veut mettre fin à ses jours, et sa résistance, son obstination à battre

contre tes humeurs les plus noires te rappelle que la vie est une force qui s'affirme grâce à toi, malgré toi, et qui fait la sourde oreille quand tu lui intimes d'arrêter.

Tu avançais sur la rue Henri-Julien un matin après avoir passé la nuit à ronger ton frein, incapable de dormir ou de travailler, quand tout à coup tu as entendu la voix d'une chanteuse d'opéra au travers des branches touffues des arbres, portée par une lumière épaisse, sirupeuse, la voix d'une femme triste qui disait au revoir aux joies du passé, tu as aperçu une dame qui buvait un café sur son balcon en dodelinant la tête, puis tu lui as demandé qui chantait et elle t'a répondu, avec le ton généreux des confidences, qu'il s'agissait de la Callas, et tu as eu l'impression d'enfin comprendre ceux qui prétendent qu'on ne peut vivre sans musique.

Au début du secondaire, tu as dévoré en les tenant sous ton pupitre les quarante-deux volumes de la série *Dragon Ball,* et encore aujourd'hui il t'arrive de rêver que tu te retires comme Sangoku dans la salle de l'Esprit et du Temps, cet endroit situé dans un sanctuaire où il est possible de passer une année complète tandis qu'une seule journée s'écoule sur Terre, ce qui te permettrait d'apprivoiser l'esseulement et de sonder ton esprit afin de le débarrasser, peut-être, de cette angoisse parasite qui le grignote, au lieu de quoi tu es condamné à avancer à l'aveuglette, seul et sans but, dans un monde qui te refuse le moindre sursis.

Tout content d'aller faire des longueurs après une bonne journée à travailler sur un manuscrit, tu te lances dans ton premier 400 mètres avec aplomb, tu entres dans ta bulle,

oublies ton stress, quand soudain lors d'un virage un sauveteur t'interrompt pour t'apprendre que tu vas devoir sortir de la piscine parce qu'il y a un caca dans l'eau, et tu es tellement en mode édition de textes que tu t'attardes surtout à son usage de la forme passive, tu trouves cela fort généreux à l'égard du pauvre enfant qui sera montré du doigt dans le vestiaire par ses camarades plus continents de faire comme si cet étron était apparu par magie et que personne ne l'avait chié.

Avant d'aller sous la douche, tu t'imposes l'examen de ton corps devant le miroir, tu le scrutes comme si ce n'était pas le tien, le traître se répand, s'éloigne du noyau dur de ta peine, cherche à fuir la voix qui le juge, puis tu embarques sur la balance pour confirmer ce que tes yeux entrevoient, ces graisses flasques qui ballottent quand tu marches, et parfois pour te punir tu te laves à l'eau froide, l'engourdissement te saisit, ta peau se révolte mais tu persistes, tu utilises ta débarbouillette comme une gomme à effacer, tu te frottes la faute jusqu'à ce que ton père frappe à la porte pour te signifier qu'il est temps de sortir, car le souper est prêt.

Le printemps est enfin de retour et avec lui tes déplacements à vélo et ta peur de mourir, chaque jour en te rendant au travail tu dois zigzaguer entre les nids de poule, respirer les émanations d'asphalte déjà chaud, trouver un chemin parmi les automobilistes colériques, ces hommes rougeauds qui brandissent un poing par leur fenêtre en te doublant à toute vitesse, ces chauffeurs de taxi qui n'ont pas de temps à perdre et qui te frôlent, laissant derrière eux quelques notes de musique caribéenne, et malgré tout tu persistes parce que tu aimes sentir la fatigue dans tes

jambes, l'odeur des pommiers en fleurs, l'idée d'avoir une vie fragile et belle et de savoir la mettre en jeu.

Le dimanche, quand tu étais petit, ta mère allait souvent magasiner avec ses sœurs, te laissant aux soins de ton père, et bien que vous ayez passé de bons moments à inventer des créatures avec ton Light Bright, à jouer à Bataille navale ou à ériger des châteaux de cartes fragiles et hauts, tu te souviens surtout que tu l'exaspérais souvent, comme cette fois où tu as fait tomber la boule à neige offerte par la voisine, ton père a voulu t'écarter du dégât et tu t'es fendu le front contre le coin d'une chaise, tu saignais et en nettoyant ta plaie il t'avait imploré de raconter à ta mère que tu étais tombé en jouant, ce que tu avais accepté pour ne pas qu'ils s'engueulent.

Tu as décidé que tu ne voulais pas mourir sans avoir réussi au moins une fois à faire cent push-ups d'un coup, aussi as-tu entrepris de t'entraîner tous les matins comme De Niro dans *Taxi Driver,* sans toutefois fomenter le projet de tuer les proxénètes de la ville ou même de te tailler les cheveux en mohawk, car le but que tu poursuis doit être accompli dans la solitude, sans regard extérieur pour entacher le défi que tu t'es mis dans la tête de relever, et s'il arrive qu'on remarque le tonus nouveau de tes muscles, tu fais la moue en te rappelant que tu es rendu à cinquante et qu'il te reste la moitié du chemin à faire.

« Cohabiter avec le coyote », ces quatre mots attisent ton imagination chaque fois que tu vas courir au parc Frédéric-Back, et parfois quand tu t'arrêtes et que tu observes assez longtemps les profondeurs de la carrière, tu crois voir des ombres s'y mouvoir, tu regardes l'immense

pan de falaise et tu penses aux déchets domestiques enfouis sous tes pieds, aux gaz que leur décomposition relâche, et tu te dis qu'il est beau de faire du sport dans cet endroit qui a longtemps été un temple de la pollution et qui est maintenant le terrain de jeu de prédateurs capables de dévorer un enfant.

Ceux qui n'ont pas de voiture ne s'en rendent pas compte, mais les voyages usent les freins et les pneus, sans compter le changement d'huile à faire tous les cinq mille kilomètres sous peine d'endommager le moteur, ils ne réalisent pas à quel point les petites dépenses s'accumulent pour former ensemble une somme écrasante, et c'est pourquoi quand vous êtes allés faire le tour des microbrasseries dans le Vermont, tes amis et toi, tu leur as demandé de verser une somme pour l'usure, qu'on pouvait couvrir grâce à une contribution symbolique de dix dollars par personne, selon tes calculs, ce qui ne les a pas empêchés de sourciller quand tu leur as fait cette requête.

Depuis quelques années, tu crois avoir remarqué qu'il y a plus de vent qu'avant, le mouvement des masses d'air accélère, tes dernières dates Tinder ont haussé les épaules quand tu as abordé le sujet, ils ne vivent pas dans le même monde que toi, le vent souffle de plus en plus fort et ils ne remarquent rien, c'est peut-être pourquoi tu te désintéresses d'eux, n'as pas envie de nouer des liens avec ces hommes pour qui tout est égal, tu en veux un capable d'interpréter les signes, dont l'épiderme est assez sensible pour détecter les variations de ton humeur et de la météo.

Une envie soudaine de composer des haïkus sur le toit de ton immeuble t'a prise, hier soir, tu avais bu quelques

coupes alors tu as trouvé le courage d'y grimper, ton chum sommeillait sur le divan et tu n'as pas osé le réveiller pour lui demander de tenir la base de l'échelle, si bien qu'une fois au sommet, tu as poussé le dernier barreau du bout du pied par mégarde et elle a basculé dans la ruelle, cela a fait un vacarme mais personne n'a réagi, tu étais prisonnière, tu t'es couchée sur le dos et tu as regardé le ciel, il n'y avait pas d'étoiles et personne pour venir te chercher.

Tout à l'heure, lors de la cérémonie d'hommages à l'école primaire où tu as fait ta carrière, on a souligné ton départ, trente-six ans de dévotion, on avait annoncé dans le courriel de l'événement que tu étais la mémoire vivante de l'établissement et, pour être à la hauteur de ce statut, tu avais préparé un long discours, tu avais dix pages de notes et l'émotion t'a rendue confuse, de sorte que tu t'es embrouillée et que ce qui devait durer dix minutes s'est étiré sur plus d'une demi-heure, tes collègues les plus jeunes se sont levés l'un après l'autre pour quitter la salle, ils devaient sans doute aller chercher les enfants, songer au souper, te préparer à l'oubli.

Tu as tes rituels matinaux et tu y tiens, après t'être douché tu attrapes une clémentine dans la corbeille à fruits et tu prends le temps de l'éplucher, peu importe la quantité de travail qui t'attend tu prends soin de ne pas déchirer la pelure, car ton but est qu'il n'y en ait qu'une seule, c'est ta manière de déterminer si la journée qui commence sera bonne ou mauvaise, et parfois quand la spirale est particulièrement symétrique tu prends une photo et tu la partages sur tes réseaux, tu écris des commentaires pleins d'entrain sur la succulence des quartiers que tu engouffres et sur le jus qui gicle sur ton écran.

Ce n'est un secret pour personne, tu aimes les fleurs et rien ne te fait plus plaisir qu'on t'en offre, tu vois dans le bouquet que tu poses sur ta table de travail la persistance de l'amour qui te lie à la personne qui te les a données, le parfum te rappelle votre complicité, seulement depuis que tu as adopté le vieux chat d'une amie partie vivre au Japon, ces cadeaux sont devenus synonymes de vomi, Tormund grignote les fougères dès que tu as le dos tourné et régurgite une substance verdâtre où baigne le plus souvent une crotte de poils sur laquelle il t'arrive de poser le pied quand tu te lèves la nuit pour aller aux toilettes.

LETTRE À UNE ÉCRIVAINE SANS TITRE

Marilou Craft

Montréal, le 18 juin 2018

J'ai failli t'oublier.

Ce n'est pas comme ça qu'une lettre doit commencer. D'abord, il faut une adresse et je n'en ai pas. Ensuite, il faut un titre et je ne t'en connais pas. Je ne sais même pas ton nom. Et puis il faut prendre parole et j'ai l'habitude de la laisser.

Je préfère être celle qui laisse.

En partant, ce n'est pas ce que je devais faire, et pourtant voici que j'ai déjà commencé.

On me demande de prendre parole et je ne commence pas par celle que j'ai, mais par celle qui me manque. On me demande de rendre compte et je suis convaincue qu'il m'en manque trop pour rendre. On me demande et je

m'efforce de m'effacer. Je pense à tout ce qui devrait être et je commence par ce que je crois devoir.

Je dois écrire à une écrivaine vivante et il y en a tant à qui je dois. Je suis là, à parler, parce qu'elles ont parlé d'abord. Je suis là parce qu'elles m'ont parlé même sans adresse, même sans titre, même sans nom. J'aimerais rendre mes comptes. Je voudrais leur rendre la parole qu'elles m'ont léguée, leur dire que j'en ai toujours besoin, que je parle alors que j'ai encore besoin d'entendre. Je veux leur dire que je n'ai pas fini de les écouter.

Sauf qu'il y a ce nom qu'on me demande de signer. Je voudrais écrire ceux des autres, mais je pense au mien, à la trace qu'il laissera en quatrième de couverture, si dense qu'il formera un relief, qu'il se pressera aux doigts à la lecture. Je le vois déjà, si concret. J'y pense et me sens indécente.

On me demande de porter mon nom et je pense à son mérite, celui qu'il a ou pas, celui que je ne lui reconnais pas. Je le vois comme une couture défaite alors que je le voudrais assez solide pour porter celles qui m'ont faite. Je le vois comme une défaite alors que je le voudrais assez fort pour soutenir celles qui suivront.

On me demande de porter mon nom comme le porterait une écrivaine et sa pression me courbe les épaules. Je voudrais résister, protester, tempérer, mais je plie et prends la forme d'un hasard, d'une coïncidence. Je me présente comme un accident, car je me sens accidentée. Je voudrais excuser mes pots cassés.

Mais c'est trop tard.

On m'a demandé d'écrire à une écrivaine vivante et j'ai dit oui. J'ai dit oui et je suis là, à écrire que j'ai dit oui. Je suis là, à soigner mes phrases, à les lisser jusqu'à les vider de leur relief, à peser mes mots, à les revirer dans tous les sens, à me vider de toute contenance, à angoisser de ne pas suffire, mais j'ai dit oui. J'ai dit oui et je suis là, à écrire à une écrivaine vivante, alors que toi, tu es déjà là, à me lire. Confiants ou pas, mes mots te parviennent, apparaissent sous tes yeux, guident ton regard. Peu importe à quel point je voudrais m'en dérober, l'empêcher de s'accrocher à mes coutures défaites et à mes pots cassés, tu me vois.

Tu me vois. En ce moment où nous sommes liées par le regard, j'aimerais te dire que je te vois aussi.

J'aimerais te dire que je ne t'oublie pas.

*
* *

Lettre à une écrivaine sans titre

Montréal, le 18 juillet 2018

Je recommence.

Il y a un mois, je t'écrivais en regardant ailleurs.

Je te parlais d'écrivaines vivantes, mais je ne voyais en elles que ce qu'elles peuvent me suggérer. Je te parlais

de ton regard, mais je ne voyais en lui que ce qu'il peut refléter de moi. Je t'ai parlé comme entre deux miroirs, obsédée par mon reflet répété à l'infini, coincée par ma propre présence. Je pesais mes mots, les voyais peser dans la balance, les espérais assez lourds pour imprimer une ligne dans mon CV, assez justes pour m'amener quelque part. Je laissais leur poids me traîner. Je t'ai parlé comme si je me parlais, comme pour me rassurer de prendre parole, comme pour me justifier ma présence.

Aujourd'hui, on est un mois plus tard, et aujourd'hui on est ailleurs.

Depuis, j'ai parlé pour en défendre d'autres. Peut-être m'as-tu entendue. On m'a traitée de terroriste. Peut-être l'as-tu entendu, ça aussi.

Depuis, j'ai vécu les limbes d'une amie portée disparue après avoir parlé pour en défendre d'autres. Cette terreur-là, je ne l'ai pas laissé entendre.

De part et d'autre, j'ai vu la parole retournée contre elle-même, portée comme cible. Pas toute parole, mais celle qui est déjà trop souvent enterrée, celle qui peine à percer et à être entendue, celle qui en porte d'autres. Pas la parole de n'importe qui, mais celle de celles qui me ressemblent, qu'on racise, qu'on minimise, qu'on ignore. Cette parole-là, celle de celles qui parlent contre, celle de celles qui parlent pour, j'ai vu à quel point elle peut toucher, mais j'ai vu aussi à quel point elle peut ronger de l'intérieur, jusqu'à être ravalée.

Aujourd'hui, je suis touchée, rongée, ma voix se ravale. Il n'y a pas de temps à perdre. Je ne peux plus le gaspiller à parler pour moi.

J'ai voulu laisser parler celles qui l'ont fait avant moi, mais elles connaissent déjà le poids de la parole, son épuisement. Pour leur rendre ce que je leur ai pris, je dois donner. Le véritable hommage est celui de ne pas les laisser seules, de joindre ma voix à la leur, d'ouvrir le cercle. Le plus grand honneur est celui d'utiliser la parole pour la transmettre. Je ne peux plus voir la mienne comme un poids sur mes propres épaules. Je dois la voir comme un espace pour en porter d'autres.

Je ferme les yeux. Je me revois, enfant, attendre impatiemment la sortie de chaque nouveau numéro de la série *Sailor Moon*. Je me revois admirer cette Sailor Moon, cette jeune fille qui se trouvait soudainement investie d'une mission et qui, du même coup, se découvrait des pouvoirs insoupçonnés. Je me souviens de son tout premier défi, alors qu'elle devait affronter seule une entité aussi dangereuse qu'inconnue, sans connaître ni ses propres forces ni la marche à suivre pour s'en servir. Je la revois se dire *je ne peux pas,* tenter de s'en convaincre, paniquée, avant de fondre en larmes devant le danger. Je la revois découvrir, dans l'incrédulité la plus totale, que le son de ses propres pleurs correspondait à une fréquence fatale pour son adversaire. Je revois sa consternation de devenir une héroïne malgré elle, alors qu'elle était persuadée de n'avoir *rien fait*. Elle n'avait fait qu'être elle-même, mais c'était justement ce qu'il fallait. Elle était précisément ce qui manquait.

Je la revois surtout découvrir d'autres jeunes filles aux pouvoirs similaires et réaliser, rassurée, qu'elle n'était pas seule. J'admirais leur sororité, leur complicité, leur complémentarité. Je voulais tant être comme elles, ces filles si ordinaires qui parvenaient néanmoins à sauver le monde. Seules, elles étaient déjà d'une force surprenante. Ensemble, elles étaient imbattables.

Plus grande, je me suis fait tatouer le cristal magique qui permet à Sailor Moon de libérer son pouvoir. Mais il n'existe pas vraiment. Lorsque je tends la main vers lui, je ne touche que ma propre peau.

J'ouvre les yeux. Je te vois, toi.

Je ne peux plus t'oublier.

Si tu me lis avec la peur au ventre, celle qui noue la gorge et qui lie les doigts, je m'adresse à toi. Si tu penses que la peur disqualifie ta parole, qu'il faut savoir dire « moi » et le dire la tête haute, confiante, je m'adresse à toi. Si tu me lis en espérant puiser dans mes mots ceux qui te manquent, je m'adresse à toi.

Je veux te dire que cette force dont tu crois manquer, celle que j'aimerais tellement t'insuffler, je ne la vois pas en moi. Je voudrais te guider, te montrer comment, mais je ne sais pas où je vais et encore moins où j'en suis. J'arrive à peine à tenir debout, à poser un pied devant l'autre, à trouver une démarche. Je veux te dire que je t'écris en loques et que je n'ai même pas de métaphore à t'offrir pour rendre ça habitable. Les mots pour habiller la peur s'effritent,

comme le temps qui file. On n'est déjà plus le 18 juin, on n'est déjà plus le 18 juillet, et je ne fais encore qu'effacer, réécrire, effacer, réécrire, par peur de te perdre.

Je te dis que j'ai peur. Je t'imagine comme je m'imagine, démunie par cette impression d'inadéquation qui gruge ta voix, alourdie par le poids de devoir parler pour d'autres, de devoir en inspirer d'autres, parce que tu entends si peu les paroles de celles qui te ressemblent. Je t'imagine regarder autour de toi, ne pas trouver cette sororité qui te dénouerait les épaules, et te croire seule. J'ai peur que tu ploies, que tu te flétrisses, que tu te fasses invisible pour laisser parler celles qui parlent déjà.

Et moi, je ne peux plus parler sans toi. J'ai besoin de toi.

Me voici donc, à tenter de me recomposer suffisamment pour te dire que je suis là. Je tends la main vers moi et ne touche que moi, défaite, cassée. Je tends la main vers toi et je nous sens deux, puissantes, multiples.

La chose la plus révolutionnaire à laquelle je puisse penser, c'est de parler alors qu'on nous préfère silencieuses, de prendre place alors qu'on ne nous en laisse pas, de persister alors qu'on nous ignore, d'être alors qu'on nous le refuse. Seules, on est si faciles à faire taire. Ensemble, notre force est redoutable.

On m'a demandé d'écrire à une écrivaine vivante et je t'écris à toi, même sans adresse, même sans titre, même sans nom, car je te sais écrivaine et je te sais vivante. Je te sais vivante car je sais ta force. Je te sais écrivaine car je te fais confiance.

J’ai espoir que cette lettre saura te parler, que ma parole saura porter la tienne, et que même perdue il est possible d’être trouvée.

Alors écris, même sans titre. Tu trouveras.

a u t e u r · e · s

Anne-Marie Alonzo (1951-2005) est une poète, écrivaine, éditrice, critique d'art et journaliste québécoise. Elle est née à Alexandrie, en Égypte.

Simon Brousseau est né en 1985 et a grandi à Québec. Il a défendu en 2014 une thèse sur l'œuvre de David Foster Wallace et la question de l'influence littéraire et il enseigne maintenant la littérature au collège Jean-de-Brébeuf. Son premier livre, *Synapses*, paru au Cheval d'août en 2016, a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal et lui a valu un prix de l'Académie de la vie littéraire. *Les fins heureuses*, son deuxième livre, a paru au printemps 2018.

Anne-Renée Caillé a publié *L'embaumeur* aux éditions Héliotrope en 2017. Une traduction anglaise par Rhonda Mullins va paraître chez Coach House à l'automne 2018. Elle a consacré sa thèse de doctorat à l'œuvre de Christophe Tarkos. Collaboratrice à la revue *Liberté* depuis 2012, elle a récemment participé à ces ouvrages : *Henri Deluy, ici et ailleurs. Une traversée d'*Action Poétique ; *Politique de l'autobiographie. Engagements et subjectivité*s ainsi que *Corps*.

Jean-Philippe Chabot est né à Lac-Saint-Charles en 1988. Il a cofondé en 2012 la revue *Fermaille*, dont une anthologie a été publiée par Moult éditions. Il détient une maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Son mémoire interroge les dynamiques de transmission et de filiation à partir de la littérature et du folklore québécois. En 2017, il a fait paraître un livre de poèmes, *Comment finissent les arbres* (Noroît), et un roman, *Le livre de bois* (Le Quartanier). Il enseigne la littérature et le français au Cégep de Rimouski.

Marie-Hélène Constant termine un doctorat à l'Université de Montréal portant sur la réception des théories postcoloniales en littérature québécoise. Elle écrit pour diverses plateformes et s'intéresse particulièrement aux espaces d'écritures hybrides, entre essai et fiction. Elle publie parfois des poèmes.

Marilou Craft habite la ville et l'imposture, a étudié le théâtre et le droit, baigne dans les arts vivants et l'indignation, et angoisse davantage qu'elle n'écrit. Elle travaille à raccorder ses paradoxes, éventuellement, elle espère, car il le faut. Il faut la suivre pour savoir ce qu'elle fait, aussi espère-t-elle être suivie.

Marie-Ève Fleury vit à Montréal. Elle a écrit une thèse sur l'affect et sur Ingeborg Bachmann et fait paraître quelques articles et nouvelles dans diverses revues.

Kristina G. Landry est une fille de l'Est. Née à Natashquan, elle partage aujourd'hui sa vie entre la Côte-Nord et Hochelaga. Détentrice d'un baccalauréat en sciences de la communication de l'Université de Montréal, elle travaille à titre de pigiste en conception publicitaire et en rédaction de tout acabit. Elle termine un certificat en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal et fait paraître des textes dans diverses publications, telles que la revue littéraire *Main Blanche*.

Catherine Lemieux est née aux Îles-de-la-Madeleine en 1984. Elle a publié *Une affection rare* aux éditions Triptyque en 2018 et quelques textes dans *Les écrits*, *Contre-jour* et *Mœbius*. Elle vit à Vienne depuis quatre ans.

Catherine Morency a publié des poésies (*Les impulsions orphelines*, *Sans Ouranos*, *Les musées de l'air*) et des essais, dont le plus récent, *Poétique de l'émergence et des commencements*, se penche sur la question des premiers écrits. Elle occupe présentement le poste d'éditrice déléguée au Musée national des beaux-arts du Québec.

Camille Readman Prud'homme vit à Montréal. Elle vient de terminer un mémoire de maîtrise en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Elle a également publié quelques poèmes dans les revues *Zinc* et *Mœbius*.

Martin Tailly est né à Montréal en mille neuf cent quatre-vingt-un. Il écrit. Et c'est pourquoi, propre à nier qu'il écrit bel et bien, lui déplaît de se voir tel non-sens écrire : Martin Tailly est né à Montréal en mille neuf cent quatre-vingt-un.

prochains numéros

Nº 160
déposer ma langue sur un crochet,
crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »
dirigé par Jean-Michel Théroux et Karianne Trudeau Beaunoyer
(appel de textes terminé)

Nº 161
la matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule
dirigé par Baron Marc-André Lévesque et Chloé Savoie-Bernard
Date de tombée : 17 décembre 2018

Nº 162
C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent
dirigé par Clara Dupuis-Morency et Marc-André Cholette-Héroux
Date de tombée : 18 mars 2019

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes/

Soumettre un texte
La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.
La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.
Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur·e ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.
Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur·e pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un·e même auteur·e par année.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 $	85 $
	étudiant	35 $	60 $
	institution	95 $	180 $
États-Unis	individu	75 $	140 $
	institution	115 $	220 $
International	individu	85 $	160 $
	institution	130 $	250 $

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

Depuis 1985, les meilleurs nouvelliers publient dans

LA REVUE XYZ DE LA NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 35 $	Canada 45 $
États-Unis 50 $	États-Unis 60 $
Autres pays 65 $	Autres pays 75 $

2 ans/8 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 65 $	Canada 85 $
États-Unis 95 $	États-Unis 115 $
Autres pays 125 $	Autres pays 145 $

3 ans/12 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 90 $	Canada 120 $
États-Unis 135 $	États-Unis 165 $
Autres pays 180 $	Autres pays 210 $

Abonnement de soutien annuel : 70 $ ou _____ $

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS : 121 138 234 RT0001/N° TVQ : 1015413367 TQ0001

Nom

Adresse

Ville Code postal

Téléphone

Courriel

Je m'abonne pour ☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros
☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

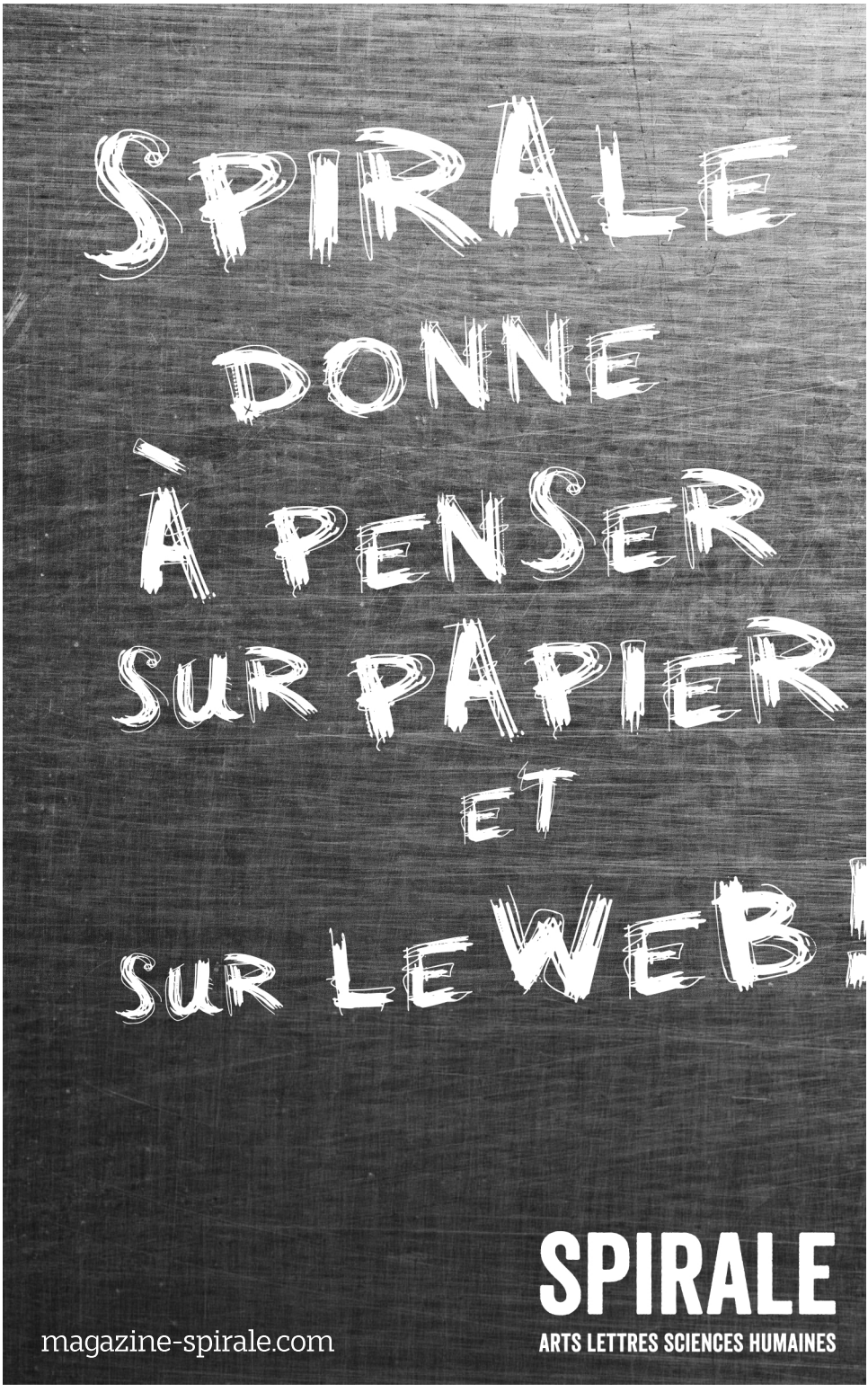
☐ Chèque ☐ Mandat postal

☐ MasterCard ☐ VISA

N° exp. /

Signature

XYZ. La revue de la nouvelle
11860, rue Guertin
Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72
Courriel : info@xyzrevue.com
Site Internet : www.xyzrevue.com


SPIRALE
DONNE
À PENSER
SUR PAPIER
ET
SUR LE WEB !
SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES
magazine-spirale.com



ABONNEMENT

Quatre numéros par année
Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an) ..... 63,24 $
Abonnement individuel (2 ans) ..... 114,98 $
Abonnement institutionnel (1 an) ..... 126,47 $

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an) ..... 85 $
Abonnement institutionnel (1 an) ..... 135 $

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an) ..... 95 $
Abonnement institutionnel (1 an) ..... 150 $

estuaire C.P. 48774, Outremont (Québec) Canada H2V 4V1
Chèque ou mandat postal à l'ordre de « Groupe de création Estuaire inc. »

Nom

Adresse

Ville, province

Code postal Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

exit
revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros
Régulier : 42 $ ☐
Étranger (Transport inclus) : 70 $ ☐
(Prix en librairie : 11,50 $)
(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐
À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____
Nom :.....
Adresse :.....
Ville / Province :.....
Code postal : .....
Téléphone : (.....) .....
Télécopieur : (.....) .....
Courriel :.....

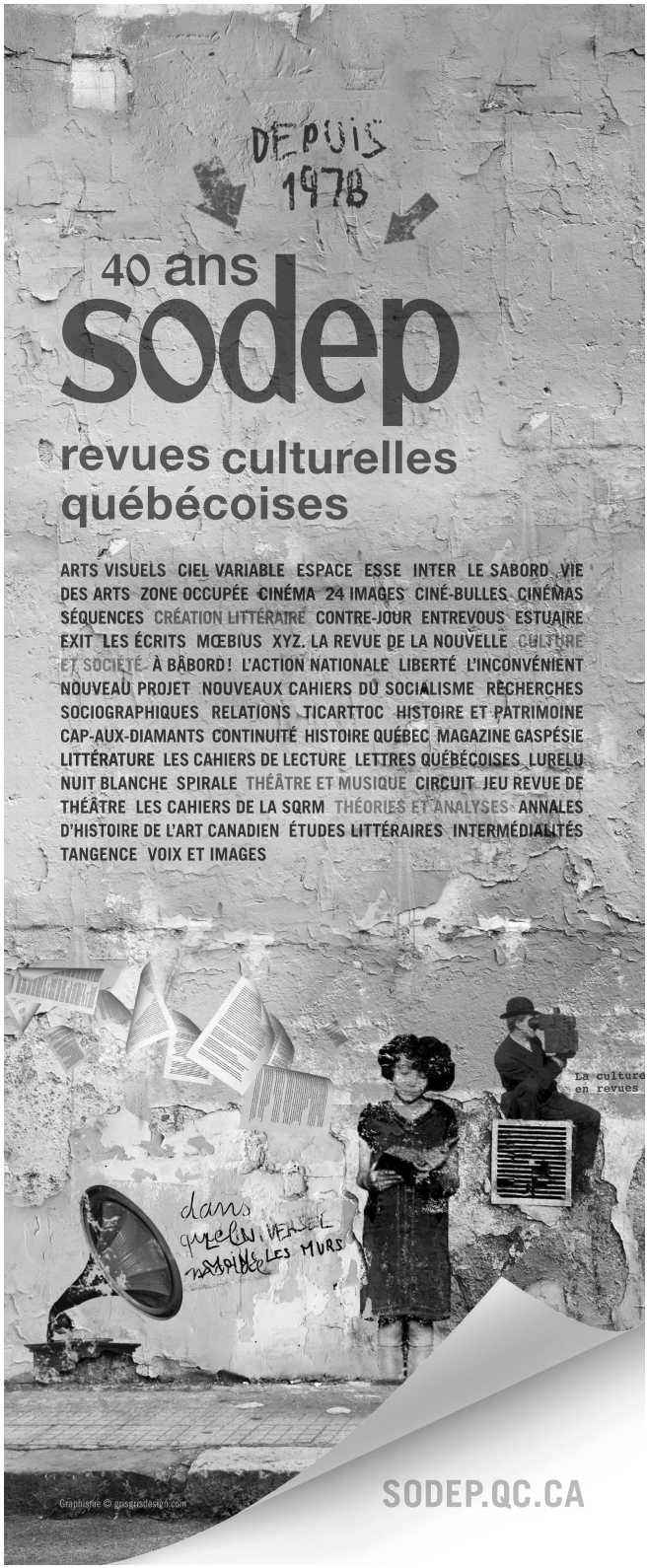
Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐
No : .....Expiration : ..... / .....
Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com
Courriel : administration@exit-poesie.com


JEAN-MICHEL FORTIER
LES BAINS ÉLECTRIQUES
maintenant en librairie
LA MECHE


DEPUIS
1978
40 ans
sodep
revues culturelles
québécoises
ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE INTER LE SABORD VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES CINÉMAS SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT LES ÉCRITS MŒBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS TICARTTOC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS TANGENCE VOIX ET IMAGES
La culture
en revues
dans
Graphisme © grissrisdesign.com
SODEP.QC.CA


Engagée envers
les créateurs d'ici
LA FABRIQUE CULTURELLE.tv
Télé-Québec
Webster et Sophie Cadieux
Ambassadeurs
#LAFAB

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 $	85 $
	étudiant	35 $	60 $
	institution	95 $	180 $
États-Unis	individu	75 $	140 $
	institution	115 $	220 $
International	individu	85 $	160 $
	institution	130 $	250 $

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice
Marie-Julie Flagothier

Rédactrice en chef
Karianne Trudeau Beaunoyer

Comité de rédaction
Marc-André Cholette-Héroux, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Chloé Savoie-Bernard, Jean-Michel Théroux et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conseil d'administration
Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conception graphique
Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies
Marin Blanc

Graphisme de la couverture
Marc-André Cholette-Héroux

Infographie
Isabelle Tousignant

Révision linguistique
Véronique Desjardins

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.

Conseil des arts du Canada | Canada Council for the Arts
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts de Montréal

Ce cent cinquante-neuvième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en octobre 2018, pour le compte de la revue *Mœbius*.

cet ANIMAL m'a DONNÉ la VIE

Avec des textes de

Anne-Renée Caillé
Jean-Philippe Chabot
Marie-Hélène Constant
Marie-Ève Fleury
Kristina G. Landry
Catherine Lemieux
Catherine Morency
Camille Readman Prud'homme
Martin Tailly

Marilou Craft écrit à une écrivaine sans titre
Simon Brousseau est l'écrivain en résidence
Avec un texte d'Anne-Marie Alonzo tiré du n° 29 paru en 1986

ISBN : 978-2-924781-14-2

13,95 $